IMAGES

QUELQUE PART SUR LE FRONT DE L'OUEST

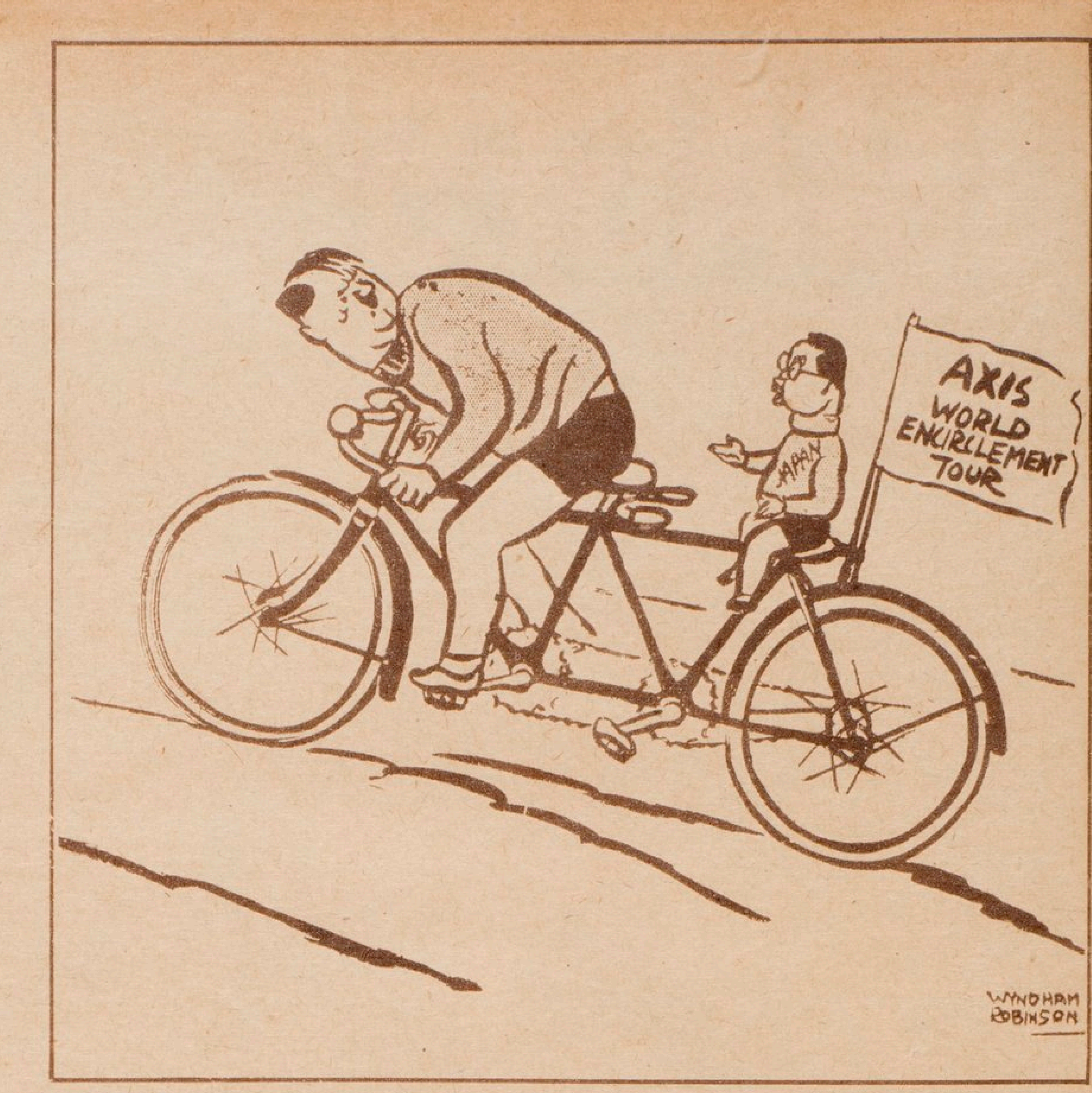
Des Britanniques sacrifient au rite quotidien du gargarisme. Celui-ci est destiné à débarrasser leurs gorges des impuretés que le vent du désert a pu y introduire. Il est probable — à en juger par leurs sourires — qu'il contribue, de même, à les débarrasser de leurs soucis.

No. 620 LE CAIRE EGYPTE 28 JUILLET 1941

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

15 mills
20 mils en Palestine

Glané dans la Presse



LE TANDEM DE L'AXE A L'ASSAUT DU MONDE

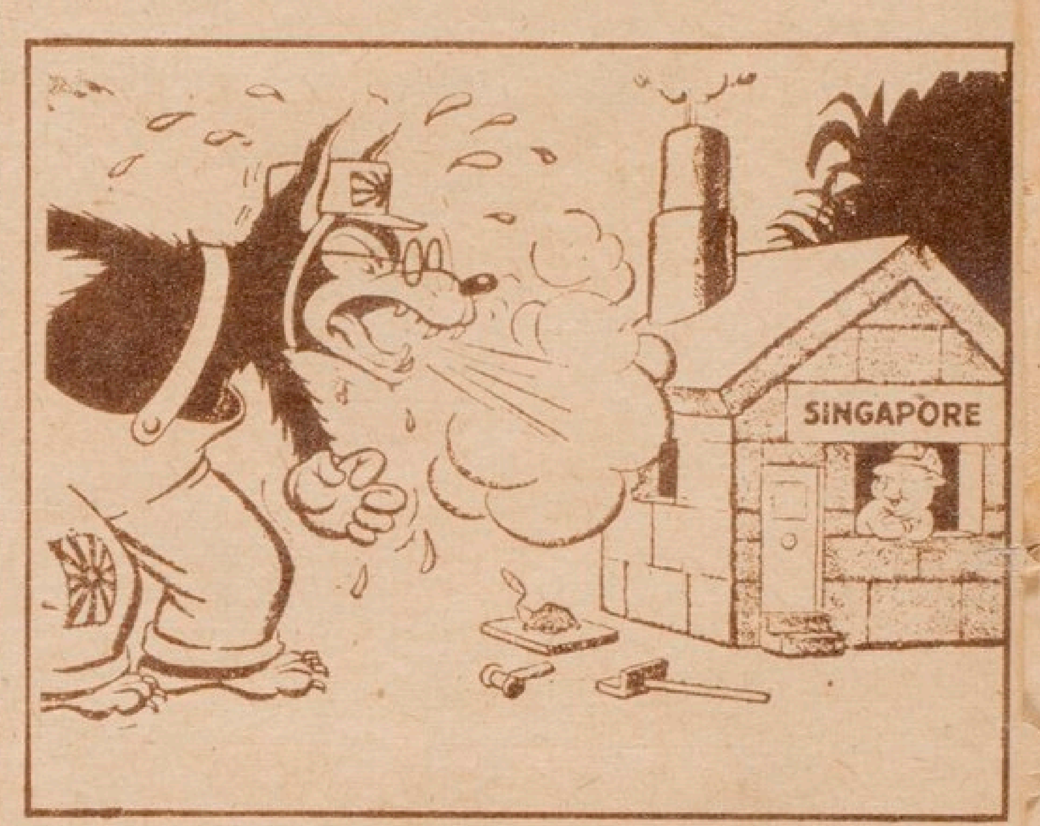
Le Japon. — Je regrette... Mais mes jambes sont trop courtes pour atteindre les pédales.
(London Star)

This is my last territorial demand in Europe

↑ AIR CONNU

Hitler. — Ceci est ma dernière revendication territoriale en Europe...

...Oui, mais pour combien de temps?
(Evening Saturday Post)



COMME DANS LES CONTES DE FEES

...Et le gros méchant loup se mit à souffler, souffler... Mais l'homme, à la fenêtre, le regardait avec impassibilité.
(Daily Dispatch)

→

L'Allemagne prépare de nouvelles agressions en Europe.
(Sumner Welles)



Les touristes allemands. — Un billet pour la Turquie et l'Espagne, s'il vous plaît...
(New-York Times)

★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

Le calcul japonais

Cette guerre semble n'être qu'une agression massive, les tanks écrasant l'adversaire. On dirait un déchaînement de forces aveugles, que rien ne conduit dans leur ruée et qui vont au hasard des appétits violents.

Il en est peut-être ainsi de la forme extérieure de la bataille, mais rien autant que cette guerre n'est réglé par des calculs minutieux, les agresseurs choisissant leur moment. Pas une campagne hitlérienne n'a été déclenchée, avant que le Führer ne fût convaincu de l'isolement de l'adversaire, de son impréparation, des grandes possibilités de désorganisation intérieure. C'est à son école que le Japon se met.

Il veut une compensation à ses déboires de Chine et il n'en trouve pas de meilleure que l'Empire asiatique français. Mais il ne veut frapper qu'à bon escient, ni trop tard, ni trop tôt.

Trop tôt, c'eût été avant que l'Allemagne et la Russie ne fussent engagées dans une guerre sans merci. Au moment du pacte germano-russe, l'Allemagne, qui a besoin de duper la France, de s'assurer sa collaboration, aurait pu arrêter le Japon, en lui demandant de patienter jusqu'au traité de paix, où l'on n'aurait plus eu besoin de ménager Pétain.

D'un autre côté, avec la guerre de Chine sur le bras, s'engager dans une affaire indochinoise, avec une Russie en paix avec l'Allemagne, c'était peut-être offrir à la Russie une occasion rêvée de prendre la revanche de l'ancienne guerre russo-japonaise et de reprendre ses anciennes possessions.

Mais aujourd'hui, l'Allemagne ne peut déplaire au Japon, pour faire plaisir à la France du maréchal.

La Russie, bien que très forte à l'Est et de taille à briser une offensive japonaise, n'a pas intérêt à provoquer Tokio et à se créer un autre front.

L'Empire britannique n'a aucune obligation envers le gouvernement de Vichy pour intervenir bénévolement et défendre ses intérêts. La question du grand conflit d'intérêts entre le Japon et les puissances anglo-saxonnes reste la même en tout temps.

Même raisonnement pour les Etats-Unis.

Le Japon a donc choisi le moment où l'isolement de la France par le maréchal Pétain a atteint son maximum. Et toujours à l'école d'Hitler, il donne comme prétexte la plus sotte des inventions : en demandant la mainmise sur l'Indochine, il veut gagner de vitesse l'Angleterre qui se propose de l'occuper, en même temps que le Thaï. A ceci, M. Eden a donné le plus méprisant des démentis, et nous croyons qu'il aurait pu s'en dispenser, car dans les milieux internationaux, personne n'a pu croire une seconde que l'Angleterre se proposait d'envahir la grande colonie française.

Le gouvernement de Vichy se battra-t-il, ne fût-ce que pour le principe, même en réalisant son infériorité et parce qu'il a promis de défendre l'Empire ? On le souhaiterait. On souhaiterait voir le grand Pétain agir comme ces petits pays héroïques de l'Europe qui n'ont pas craint de se battre contre l'Allemagne, malgré la disproportion de forces, uniquement pour l'honneur et pour sauver l'avenir.

Mais capituler comme il l'a fait avec le Thaïland, faire des concessions, amputer l'Empire français de ses plus beaux territoires, c'est compromettre l'avenir.

Quant aux profits que le Japon se propose de tirer, ils sont militaires, économiques et politiques.

Militaires, car il devient le maître de bases navales et aériennes par lesquelles il croit pouvoir dominer les mers du Sud, menacer Singapour, les Indes néerlandaises, les îles Américaines, ce qui rendra impossible l'indifférence anglo-saxonne.

Il croit ainsi pouvoir couper les ravitaillements à la Chine, tout en s'assurant les grandes richesses minières de l'Indochine.

Politiquement, il a donné des gages à l'Axe et croit pouvoir exercer un chantage politique sur l'Angleterre et les Etats-Unis, pour les faire cesser leur aide à la Chine. Très probablement, cet objectif est celui qui l'intéresse le plus, car son action internationale est toujours entravée par la campagne contre Tchang-Kaï-Chek, qui résiste grâce à l'appui anglo-américain. Avec les bases de l'Indochine, sa position stratégique s'améliorant, le Japon croit pouvoir menacer.

Mais Londres et Washington ne semblent pas se laisser impressionner : elles se préparent à toute éventualité, mobilisent leurs flottes et elles prendront les mesures nécessaires pour neutraliser la nouvelle menace.

Le Japon, même en occupant l'Indochine, n'obtiendra certainement pas de l'Angleterre et des Etats-Unis qu'ils cessent leur appui à la Chine ou à la Russie. Il ne fera que resserrer la collaboration anglo-américaine, en soulignant avec évidence pour l'édification du peuple américain l'identité d'intérêts des deux grandes démocraties.

Ce n'est pas pour demain

En rapprochant des nouvelles diverses, venues de sources sans rapport les unes avec les autres, on en arrive à la conclusion que les Allemands ont largement modifié leurs points de vue en ce qui concerne l'invasion de l'Egypte.

Qu'ils aient voulu cette invasion, ceci est évident, et qu'ils l'aient soigneusement préparée, ceci est également évident.

Mais des retards dans les campagnes balkaniques, l'échec de la révolte d'Irak, le succès des Alliés en Syrie et au Liban et le renforcement des troupes britanniques à nos frontières ont rendu l'invasion de l'Egypte une opération trop difficile et trop coûteuse.

Or, les Allemands n'aiment pas s'entêter dans les affaires vouées à l'échec, et c'est pourquoi nous avons appris ces jours-ci que...

...autour de Tobrouk, il n'y a plus que des forces italiennes ;

...on ne voit plus beaucoup d'avions allemands dans le ciel de Libye ;

...à Solloum, ce sont des travaux défensifs qui sont en cours ;

...et d'Europe, nous apprenons que le général Rommel est devenu ou va devenir le premier collaborateur du maréchal Liszt, qui prend en mains les opérations de Russie.

Or, c'est le général Rommel qui devait prendre l'offensive contre l'Egypte. Il s'est familiarisé avec le terrain, avec la stratégie du désert et a dirigé les derniers combats. S'il est donc déplacé, c'est que les Allemands ne songent plus avec enthousiasme à une attaque contre l'armée du Nil.

Une dernière dépêche projette encore plus de clarté sur la situation des armées de l'Axe. La Royal Air Force a mis hors d'usage le port de Benghazi et le ravitaillement doit venir de Tripoli, c'est-à-dire franchir une distance tellement grande, sous les coups des avions britanniques, qu'il ne répond plus aux besoins des forces mécanisées.

Ce n'est donc pas pour demain que les chemises noires et brunes paraderont rue Kasr-el-Nil.

LE FILM EGYPTIEN

On essaye encore de remanier.

Mais cette fois-ci avec la ferme volonté et de grandes chances d'aboutir. Les pourparlers ont commencé sans présentation tapageuse, et c'est beaucoup mieux. Très discrètement, on a « causé » et on s'est aperçu qu'on était bien plus près de la solution qu'on ne le croyait.

Sur le principe, l'accord est fait ; les saadistes acceptent d'entrer dans le Cabinet et les libéraux-constitutionnels de même. Il s'agit maintenant de régler la distribution des portefeuilles. Et comme le Premier Ministre l'a dit, l'heure n'est pas aux intransigeances.

* * *

C'est le parti libéral-constitutionnel qui, cette semaine, a occupé la vedette.

Son président a commencé par démissionner du Sénat et de la présidence du parti. Ce geste nerveux d'Abdel Aziz Fahmi pacha a pour prétexte son état de santé, mais, en réalité, le président avait remarqué que des membres importants désapprouvaient la nomination qu'il avait faite de Khachaba pacha, comme vice-président du parti.

Ayant ainsi senti que son autorité était discutée, Abdel Aziz pacha — homme réellement désintéressé — préféra s'en aller. Mais les membres qui avaient provoqué cette démission la regrettèrent et on fit pression sur le président, pour l'inciter à demeurer à son poste, au parti et au Sénat. Il se fit prier, mais finalement céda.

* * *

En marge de cette crise, une querelle publique opposa l'un à l'autre deux membres influents du parti et provoqua des commentaires qui ne sont pas près de s'éteindre.

Cette querelle et d'autres petites histoires font du parti libéral-constitutionnel un parti des plus incohérents. La raison en est que l'équipe dirigeante contient des personnalités qui ne s'entendent pas entre elles. C'est pourquoi il est toujours difficile pour un premier ministre et pour un président du parti de donner continuellement satisfaction aux divers leaders libéraux.

* * *

Si le remaniement a lieu, c'est le Dr Ahmed Maher pacha qui aura eu raison contre Nokrachi pacha. Depuis quelques semaines, Nokrachi pacha menait à la Chambre une violente opposition contre le ministère, et chaque fois le Dr Maher pacha intervenait, pour éviter une crise très grave.

Ceci commença à créer dans le parti saadiste deux courants : un extrémiste, dirigé par Nokrachi pacha, et un modéré, dirigé par le Dr Maher pacha.

Si donc le remaniement a lieu, c'est le Dr Maher pacha qui aura eu raison de n'avoir pas créé l'irréparable entre le parti saadiste et le ministère.

* * *

La politique, c'est intéressant, mais on ne vit pas que de politique et notre grand public n'oubliait pas la nécessité d'écouler au plus tôt la prochaine récolte cotonnière.

Aussi a-t-il appris avec plaisir les entrevues qui ont eu lieu, entre dirigeants égyptiens et britanniques, à ce propos. Les résultats sont encore tenus secrets, devant encore être soumis à l'approbation d'experts, puis à celle du Conseil des Ministres. Néanmoins, malgré cette réserve logique, l'opinion est rassurée par le simple fait que les milieux responsables n'oublient pas le coton et s'y intéressent.

Une longue guerre germano-russe

Avec la cinquième semaine de guerre germano-russe finissant aujourd'hui, on doit rappeler que les Allemands s'étaient donnés six semaines pour finir la campagne de Russie. Il ne leur reste donc plus qu'une semaine pour tenir parole. Et des positions militaires actuelles, on ne voit vraiment pas comment ils peuvent en une semaine remporter la décision.

Leurs communiqués sont d'ailleurs incertains et contradictoires, comme pour Smolensk qui demeure finalement entre les mains des Russes. En somme, depuis huit jours, la bataille piétine dans la même zone, car ce sont les mêmes noms qui reviennent.

Les experts appellent ceci la pause après la seconde offensive et disent qu'ils ne voient pas de signes annonçant la troisième offensive. C'est la stabilisation du front et la fin de la guerre de mouvements, l'échec de la guerre-éclair.

C'est pourquoi la propagande allemande est obligée elle-même de piétiner, après avoir annoncé des nouvelles inexactes comme l'occupation de Léningrad. Elle demeure dans le vague, annonce de mystérieuses opérations d'encerclement, la désorganisation de la défense russe et fait prévoir de sensationnelles victoires qui n'ont pas encore eu lieu.

Alors que si vraiment l'armée russe avait été disloquée, comme l'armée française en mai 1940, l'avance allemande aurait été foudroyante et les villes russes seraient tombées l'une après l'autre, avec Moscou en dernier lieu. On sait qu'il n'en est rien et que le Führer a dû bombarder Moscou par la voie des airs, les Russes d'ailleurs faisant avorter les raids.

De Turquie, où cependant la signature du dernier pacte avec les Allemands assure à ceux-ci la plus grande bienveillance dans la presse, on souligne que le haut commandement soviétique n'a encore livré aucune contre-attaque de grande envergure, mais qu'il est à prévoir que ses plans comportent une contre-offensive importante. Il a encore assez de divisions fraîches en réserve pour cette offensive et il ne manifeste aucune inquiétude pour Moscou.

Cela explique que Londres, d'ordinaire si sceptique, continue à exprimer un optimisme raisonnable en ce qui concerne cette nouvelle ouverture des armes hitlériennes.

On danse en Syrie

Avec l'entrée des Alliés, la vie redevient moins chère en Syrie et au Liban ; le ravitaillement est organisé, le pain baisse de prix et pour la première fois, depuis l'entrée en guerre, on a autorisé la danse.

Le moral est donc excellent.

Les Syriens et les Libanais manifestent leur enthousiasme et se réjouissent de la fin de l'isolement.

Bientôt, les pourparlers pour le traité vont commencer, dans le meilleur des climats moraux, créé par cet empressement des Alliés à tenir leur parole. Ils donnent ainsi la preuve que la déclaration faite le jour où ils ont franchi la frontière, il y a deux mois environ, n'était pas une simple manœuvre politique pour gagner l'appui des populations. Ils veulent que les Syriens et les Libanais qui étaient dans une situation anormale jouissent enfin d'un statut politique, définitif, officiel.

Cette solution heureuse de l'affaire de Syrie a déjà produit d'excellents effets dans les pays voisins. Les propagandistes de l'Axe sont privés d'un thème facile et cherchent autour d'eux un autre foyer d'agitation, mais ne le trouvent pas. La vague mauvaise est définitivement passée et rien ne peut la faire revenir. Egypte, Syrie, Irak, Arabie séoudite sont maintenant unis par la même foi dans la victoire des Alliés.

KONOYE

DESCENDANT D'UNE DIVINITÉ ET PREMIER MINISTRE JAPONAIS

En tant que premier ministre du Japon, le prince Konoyé se trouve à la tête d'un Etat totalitaire, mais qui se targue encore d'être une monarchie constitutionnelle. Il peut lâcher les foudres de la guerre sur le Pacifique sud, Hong-Kong, Singapour ou les Indes néerlandaises. Il peut, à travers 5.000 milles d'océan bleu et profond, essayer de frapper les Etats-Unis d'Amérique. Le fera-t-il ? Avant de répondre à cette question, il faut en poser une autre : Qui donc dirige l'Empire japonais ? L'Empereur, évidemment. Mais chacun sait que l'empereur du Japon est d'essence divine ; sa tâche consiste à bénir, non pas à gouverner.

Le Parlement ? Non. Il est vrai que tous les hommes majeurs courent aux urnes et élisent leurs représentants ; il est vrai que ces représentants se mettent en jaquette et prennent le train pour Tokio. Mais pendant tout le demi-siècle qui vient de s'écouler, ils n'ont représenté personne. Les deux grands partis parlementaires, le « Seiyukai » (Constitutionnel) et le « Minseito » (Démocrate), discrédités par la corruption et l'inefficience, manquent de programmes. Le gouvernement qui s'était tiré d'affaire sans parlement pendant près de vingt siècles pouvait très bien continuer à se passer des représentants du peuple. Chaque fois que le Parlement a porté ombrage au Cabinet, le Parlement a dû s'en aller. Cela est arrivé plus d'une fois.

Le Cabinet ? Non plus. Les ministres sont individuellement responsables envers l'Empereur qui les nomme. Ils sont solidairement responsables des décisions qui sont prises dans leurs réunions à huis clos. Mais leur autorité collective peut être torpillée par l'amiral commandant la flotte, ou mise en pièces par le général qui commande l'armée qui sont tous deux d'office membres du Cabinet, l'un comme ministre de la Marine, l'autre comme ministre de la Guerre. Ils jouissent du fatal privilège d'avoir audience à toute heure auprès de l'Empereur. S'il leur arrive d'être en désaccord avec leurs collègues civils du Cabinet, le Cabinet doit démissionner. Cela s'est également vu plus d'une fois.

L'armée ? A la vérité, les généraux japonais en uniforme kaki sont nantis de pouvoirs étendus que, pendant la dernière décade, ils ont employés sans scrupules. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il existe des forces qui peuvent mettre leur puissance en échec. Toutes les fois que les têtes chaudes de l'armée s'écartent du droit chemin et piétinent l'intérêt national en faveur de celui d'une clique ou d'un clan quelconques, les sages civils du palais impérial savent comment les calmer.

Dès lors, le pouvoir effectif ne peut échoir qu'à un homme plus fort que les partis politiques, plus fort que le Cabinet, plus fort que les chefs militaires. La position pour un homme de cette taille est celle de Premier Ministre, que vient d'occuper encore une fois le prince Fumimaro Konoyé.

DESCENDANT D'UNE DIVINITE

L'ascendance du prince Konoyé se réclame des plus anciennes divinités du Japon. Lorsqu'il y a 2.600 ans le premier Dieu-Empereur est descendu sur terre, il amena comme chef intendant un ancêtre du prince Konoyé.

Trois faits de première importance découlent de ce lignage unique : 1° Pour le peuple japonais, Konoyé est un être divin presque au même titre que l'Empereur. 2° Le prince a ses entrées à tout moment au palais impérial. 3° Continuant la tradition de ses ancêtres, Fumimaro Konoyé est un civil et non pas un militaire.

Son Altesse naquit à Tokio en 1891. Sa mère mourut une semaine après sa naissance. Son père, un des hommes d'Etat les plus en vue, champion du « réveil national », mourut treize ans plus tard, sans laisser d'argent. Ses ambitions politiques l'avaient contraint à mener un train de vie princier. Sans merci, créanciers et « amis » s'abattirent sur le fils, réclamant leur livre de chair. Il fallut se défaire des trésors de famille pour les satisfaire. Ces incidents ne manquèrent pas d'influer sur l'esprit du jeune prince, alors âgé de treize ans, qui déclara plus tard : « Ceci engendra dans mon esprit jeune et sensible une tendance à défier l'injustice qui règne dans le pays. Pendant mes études, j'étais un jeune homme mélancolique et j'avais une tendance à me nourrir de la littérature extrémiste de l'Europe occidentale. »

Comme tous les jeunes gens nobles, le jeune Fumimaro fut envoyé à l'Ecole des Pairs à Tokio. Il venait de s'inscrire à l'Université impériale de Tokio, lorsque les premiers grondements de la guerre de 1914 parvinrent sur ces rivages éloignés. Pour lui, ces événements signifièrent plus qu'un choc entre nations : il y entrevoyait le commencement de la révolution sociale dont il avait eu la révélation dans ses lectures. Il voulut aussitôt en savoir plus long. Il quitta la capitale précipitamment et se rendit à Kiôto pour recevoir les principes de la doctrine marxiste de la bouche même de l'oracle, en l'occurrence le fameux professeur Kawakami, depuis longtemps emprisonné pour avoir professé des théories dangereuses.

Lorsqu'il fut terminé ses études de droit et de sciences politiques, le jeune prince publia une dissertation qui donnait une entorse à l'orthodoxie d'usage dans son pays : il parla de principes de paix et de bonheur parmi les hommes et demanda un nouvel ordre social qui accorderait des chances égales aux non-possédants. Personne, au Japon, ne fit attention à cet écrit. A quoi bon ? pensa le prince Konoyé. Son propre peuple n'éprouvait aucun intérêt pour ses idées. Dégoûté, il décida d'émigrer en Amérique du Nord. Il alla faire ses adieux au prince Saionji, grand ami de son père. « Votre Excellence ne peut faire cela », lui dit le vieillard.

Konoyé n'alla pas en Amérique. Par contre, il visita Paris en compagnie de ce même prince Saionji qui était à la tête de la délégation japonaise à la Conférence de la Paix.

PREMIERES ACTIVITES POLITIQUES

De retour au Japon, il prit place à la Chambre des Pairs où il se tailla bientôt une réputation de « parfait écouteur ». Il y parlait rarement, n'ayant rien à dire. Mais il enregistrait tout, et ses collègues soupçonnèrent bientôt en lui, sous le couvert d'une indifférence apparente, un esprit caustique aigu. Ils commencèrent à fréquenter sa maison, de plus en plus nombreux. Il en vint des politiciens, des officiels, des soldats, des financiers : la rangée de souliers qui furent laissés à sa porte devenait de jour en jour plus considérable et plus variée. Les yeux mi-clos, le prince demeurait accroupi sur la natte garnissant son salon de réception. C'était un bon écouteur. « Vous devriez être premier ministre », lui dit un jour le baron Tanaka. Le prince se mit à rire : il avait alors trente-trois ans.

A l'âge de quarante-deux ans, il fut élu président de la Chambre des Pairs, mais cela ne lui fit pas prendre une part plus active à la vie politique du pays. Il demeurait un gentleman d'essence divine. Toutes les fois qu'il dut agir, il préféra le faire dans les coulisses. Cependant, parmi les chaussures qui s'entassaient à sa porte, on pouvait noter de plus en plus la présence de bottes en gros cuir, semblables à celles portées dans l'armée. Les jeunes officiers venaient à lui, lui faisaient part de leurs doléances et de leurs rêves d'un empire japonais plus grand, meilleur, plus divin et plus nationaliste. « Ce qu'ils disent est très intéressant, confiait ensuite le prince Konoyé à ses amis, sans considérer si leurs idées sont justes ou pas. »

LE PRINCE REPOND « NON »

Les jeunes officiers impétueux commencèrent à cette époque à se mêler de politique. En 1932, ils abattirent le Premier Ministre Inukai parce qu'il ne voulait pas convenir de la nécessité pour le Japon d'annexer la Chine. Le cabinet Inukai fut le dernier à s'appuyer sur un système de majorité parlementaire. L'expérience ne fut pas répétée après la mort du Premier Ministre.

En 1936, les mitrailleuses maniées par ces jeunes officiers mirent le cabinet Okada dans l'obligation de disparaître. La situation devint grave. Ce n'était plus la révolte de quelques militaires isolés. Le principal pilier de la nation, l'armée impériale présentait des divisions aiguës. L'Empire était à un tournant dangereux. Où était donc la personnalité dont le prestige et l'autorité pouvaient tout faire rentrer dans l'ordre ? La clameur fut universelle : « Konoyé, Premier Ministre ».

L'empereur Hirohito le convoqua au palais, et le chargea de former un cabinet. Le prince Konoyé sirota une gorgée de thé vert, regarda Sa Majesté avec cette expression légèrement ennuyée et répondit : « Non ». Dans les annales du Japon, ce fut la seule fois où l'on osa répondre « Non » à l'Empereur.



Il y a plusieurs années, à un bal masqué officiel à Tokio, un des invités eut l'idée de se déguiser en Hitler. L'invité en question était le prince Konoyé, l'actuel Premier Ministre du Japon. On le reconnaît ici dans un groupe d'autres danseurs et danseuses. Pourquoi s'était-il déguisé de la sorte ? Admiration ? Dérision ? Vu, en tout cas, à distance, ce déguisement apparaît comme une anticipation.

Les raisons de ce refus audacieux ne sont pas claires. Peut-être prévoyait-il le prochain mouvement de l'armée qui s'apprêtait à se lancer dans l'aventure chinoise qu'il ne voulait pas patronner. Peut-être dit-il non, comme Hitler quatre ans avant lui, parce qu'il voulait tout ou rien. Quoi qu'il en fût, il fallut à l'Empereur plus d'une année d'efforts pour convaincre son parent d'accepter un poste qui donnait à son titulaire la haute main sur toutes les affaires de l'Empire.

C'est pendant les longues négociations qui ont précédé la prise du pouvoir par le prince Konoyé, que celui-ci révéla l'aspect énigmatique de son caractère. Il avait intrigué le monde entier jusqu'alors ; il continue de l'intriguer depuis. Quelle espèce d'homme est donc le prince Konoyé ?

Le psychanaliste répondrait que le prince Fumimaro est un hypocondriaque, du genre défini comme se trouvant continuellement des troubles physiologiques. En fait, cette hypocondrie offre la clef de son attitude politique. Son sujet de conversation favori est sa constitution frêle. Mais son médecin particulier vous dira que sa santé est parfaite : il mesure un mètre quatre-vingts et pèse quatre-vingts kilos ! Cela ne l'empêche pas d'être souvent malade, surtout dans les moments où des orages politiques grondent et s'apprêtent à crever. Dans sa vie privée, il est méticuleux au point de laver les pommes à l'alcool et de plonger les fraises dans l'eau bouillante avant de les manger. Il est amateur de « sumo », une sorte de lutte japonaise, mais il ne se hasarderait pas à une réunion où ce sport se pratique sans porter un masque contre la poussière et les microbes que l'haleine de ses voisins pourrait lui communiquer. Il est supersensitif et nerveux.

Toute sa famille est dotée de qualités artistiques. Son frère Hidemaro est un des musiciens les plus célèbres du Japon. Un autre de ses frères est poète. Le prince Konoyé partage leur sens artistique. Sa sensibilité le tient réveillé pendant la nuit ; l'insomnie dont il souffre est authentique. Il emploie une quantité impressionnante de médicaments et de somnifères. Il lui arrive d'en ressentir les effets en plein Parlement et de s'endormir au milieu des séances les plus orageuses. C'est au lit qu'il tournit le meilleur travail et se sent le mieux disposé. A part ce penchant pour la position horizontale, le prince mène la vie de tout aristocrate japonais. Il s'habille avec beaucoup d'élégance.

Son sens de l'humour ne manque pas de choquer parfois ses compatriotes. Il éprouve un malin plaisir à appeler sa femme « la patronne de la famille ». Récemment il se présenta à une réception officielle, vêtu d'une robe de sa femme, alors que son épouse portait son costume. A un bal masqué en 1937, il apparut déguisé en Hitler, y compris la moustache, sans se soucier des répercussions politiques de son geste.

LE PRINCE REPOND « OUI »

Avant d'accepter le pouvoir, le 1er juin 1937, le prince Konoyé tint à passer une visite médicale minutieuse pour être sûr que son état de santé lui permettait d'accepter la charge qui lui était offerte. Après cette formalité, il accepta le poste. Il entra dans le gouvernement sans s'attarder à toutes les peines que comporte la constitution d'un cabinet. Au lieu de procéder à des visites aussi ennuyeuses que fatigantes, il choisit ses ministres par téléphone. Ensuite il fit une adresse à la nation par radio. Au lieu d'y employer le langage officiel « lingo » difficilement compréhensible à tout le monde, il parla en simple japonais, ce qui charma le peuple et n'offusqua même pas les vieux conservateurs traditionalistes. Cependant, les nuages s'amoncelaient à l'horizon. Et bientôt, un mois après l'accession du prince Konoyé au pouvoir, les canons commencèrent à tonner en Chine.

ESPOIRS

Dès le début, il fut contre cette guerre. Dans de longues conférences avec l'Empereur, avec le Conseil des Ministres, avec l'état-major, il plaida contre ce conflit. Il émit une nouvelle et brillante idée : le « blitzkrieg ». Cinq divisions d'élite auraient été catapultées en Chine du Nord, et y auraient rapporté une victoire facile et rapide avant que les Chinois ne se fussent ressaisis. Entre temps, le prince lui-même aurait pris l'envol à destination de la Chine pour avoir un entretien avec le généralissime Tchang-Kaï-Chek, au cours duquel les bases auraient été jetées d'un règlement définitif de tous les différends entre les deux pays.

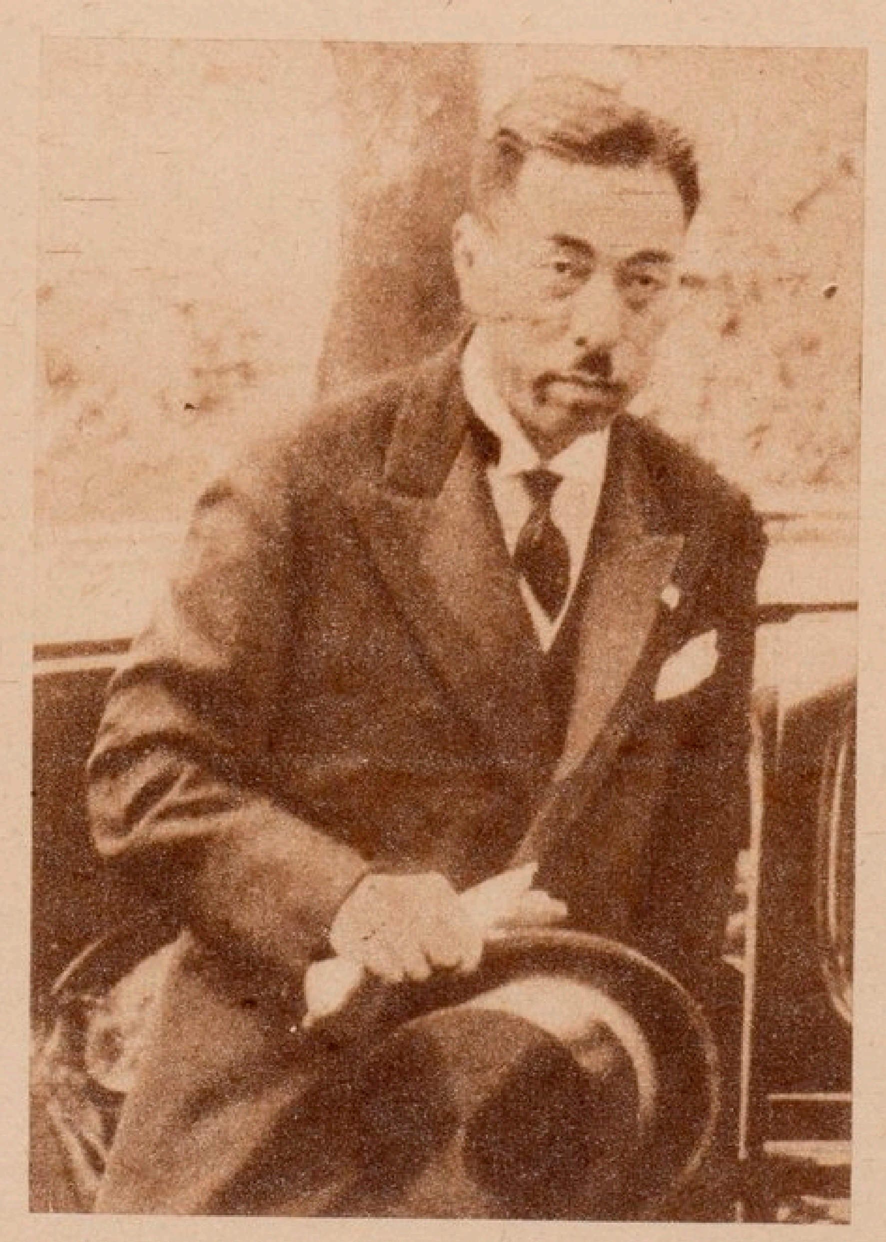
Mais les cinq divisions d'élite ne partirent jamais. Les militaires de Tokio ne voyaient pas d'un bon œil un arrangement local. Une semaine après, une guerre déferlait qui mettait aux prises 500 millions d'hommes. Le prince Konoyé n'eut jamais d'entretien avec le généralissime chinois.

Il apparaît clairement que l'avenir du Japon dépend des relations entre le prince Konoyé et les militaires aux uniformes kaki et aux bottes pesantes. Saura-t-il les mater ? Les officiers de l'armée, ainsi que tout le monde d'ailleurs, sont intrigués par l'énigme de la politique pratiquée par le prince Konoyé. Ils se murmurent à l'oreille : « Le prince n'est pas un homme ; c'est un miroir. » Ils veulent dire par là que le prince reflète l'opinion de ceux qui se présentent devant lui. Quant à lui-même, il n'a pas d'opinion. Voici l'impression que le prince Konoyé s'applique à donner de son attitude. Il serait très embarrassé d'avoir à formuler une profession de foi dans une discussion. Dans un conflit qui partage les forces vives du pays, la démocratie et l'anti-démocratie, et qui est appelé à influer sur la destinée du Japon, le prince semble incapable de prendre position.

Dès son accession au pouvoir, il fit entendre à ses amis qu'il ne comptait pas occuper pendant longtemps le poste de Premier Ministre, qu'il jugeait nuisible à son état de santé. Lorsqu'il démissionna à la suite d'un différend entre vareuses militaires et jaquettes bonjour, après la chute de Hankéou, tout le monde savait qu'il reviendrait bientôt. En effet, après plusieurs cabinets éphémères, on le vit réapparaître et on lui promit qu'il n'y aurait plus eu de disputes entre vareuses et jaquettes. A vrai dire, de jaquettes il n'en restait plus...

(Lire la suite en page)





Il existe deux princes Konoyé. L'un profondément attaché aux traditions millénaires de son pays, l'autre ouvert aux choses d'Occident. A gauche, en kimono de soie, le Konoyé dont l'ascendance se réclame des plus anciennes divinités japonaises. A droite, en jaquette, le Konoyé moderne qui, à vingt ans déjà, prêchait en faveur d'un nouvel ordre social.

LE JAPON SE TOURNE VERS LE SUD

« L'action du Japon en Indochine est le premier mouvement d'une série qui aura lieu par la suite, avec pour objectif l'occupation des régions avoisinantes.

« L'occupation de l'Indochine française, où la création de bases militaires sur ce territoire dans l'avenir, mettent en danger le libre usage des voies de communication du Pacifique par les peuples paisibles. Elles menacent la source de ravitaillement des matières premières vitales pour la défense américaine, telle que l'étain et le caoutchouc, et portent atteinte à la sécurité des autres régions du Pacifique, y compris les Philippines. »

SUMNER WELLES

Les pourparlers japonais avec le maréchal Pétain ont abouti à un accord franco-japonais, accordant au Japon des concessions navales et militaires dans la partie méridionale de l'Indochine. Les Français sont contraints de traiter avec une nation puissante. Les Japonais profitent de leur situation géographique et militaire pour étendre leur Empire du Pacifique. Il est certain qu'ils ne poursuivent pas une politique défensive, comme le souligne judicieusement la presse anglaise. Leur but réel est plus audacieux : il consiste à asservir un territoire riche et prospère, l'Indochine, à permettre la réalisation de visées précises sur des colonies qui fournissent des éléments vitaux de la guerre actuelle, les Indes néerlandaises, à compromettre gravement la situation des défenseurs chinois du gouvernement de Tchang-Kaï-Chek. Les droits des Anglais et Américains en Extrême-Orient sont ainsi très menacés, comme le révèle la réaction immédiate de la presse alliée. Une action directe contre la Russie, possible de la part du Japon, n'est pas préludée aujourd'hui. Il eût été nécessaire, dans cette éventualité, d'attaquer les ports russes orientaux, tels que Vladivostok.



Après avoir, pendant des mois, laissé peser le doute au sujet de ses intentions, le Japon a jeté son dévolu sur l'Indochine. Ainsi qu'on peut s'en rendre compte par la carte ci-dessus, une mainmise sur l'Indochine présente pour le Japon, en même temps que des avantages économiques, des avantages stratégiques. Elle rapproche Tokio de Singapour et, surtout, des Indes néerlandaises que l'expansionnisme nippon convoite depuis longtemps. D'autre part, elle est de nature à combler une des lacunes dont le Japon souffle le plus : l'absence de bases dans le Sud. Les bases dont Tokio dispose actuellement dans le Pacifique ne lui permettent, en cas de conflit, qu'une action navale limitée, et cela à cause du fait qu'elles sont situées à peu de distance de ses territoires proprement dits. La base principale d'Indochine est la baie de Cam-Ranh que les autorités françaises ont aménagée en base aéro-navale de premier ordre.

Quels sont les objectifs japonais ?

1-L'INDOCHINE

Le Japon trouvera en Indochine des ressources utiles, qu'une exploitation française, insuffisante, avait déjà révélées. Celle-ci produisait 6.316.000 tonnes de riz en 1937, dont seules 4.220.000 tonnes étaient consommées par les habitants, 440.000 tonnes de caoutchouc provenant des hévées d'Annam et de Cochinchine, 2.320.000 tonnes de charbon extraites au Tonkin et en Annam. Sa capacité d'extraction d'étain, de wolfram et de cuivre, métaux essentiels pour le matériel de guerre, était de 28.000 tonnes. La culture du coton, encore embryonnaire, peut être pratiquée sur de vastes régions. Ces richesses, exportées principalement au Japon avant l'armistice de 1940, lui seront désormais réservées.

2-LES INDES NEERLANDAISES

Les besoins de pétrole du Japon sont annuellement de 40.000.000 de tonneaux fournis par les Etats-Unis (30.000.000) et les Indes néerlandaises (10.000.000). Si le Japon veut faire la guerre du Pacifique, il doit absolument se ménager une source de pétrole : seules les Indes néerlandaises remplissent les conditions requises. Elles ont un potentiel de 60.000.000 de tonneaux. Leurs autres ressources sont considérables en caoutchouc (des usines de pneus, telles que Goodyear, U.S. Rubber et General Motors, ont leurs plantations à Java), en minerais de cuivre, d'étain, etc.

Elles couvrent une surface marine supérieure à celle du territoire des Etats-Unis. Leur population atteint 65.000.000 d'indigènes. Leur prospérité est due à l'activité des colons hollandais qui les occupèrent en 1596, à la fertilité de leur sol volcanique, qui a permis la culture des deux tiers de la quinine du monde.

La défense des Indes néerlandaises est très difficile. La première opération sera de miner les détroits dangereux et peu profonds qui conduisent à Java par les Philippines et Sumatra. Les forces hollandaises, sans la protection britannique ou américaine, se composent de 15 sous-marins, 42 avisos, 8 torpilleurs et 3 croiseurs. 150 Martins constituent l'effectif aérien ; 40.000 hommes, 20 tanks et un bataillon d'artillerie côtière, l'effectif terrestre. Il y a trois bases aériennes militaires. Java offre une protection naturelle, tandis que Bornéo et Sumatra sont difficiles à défendre contre une invasion.

3-LE SIAM ET LA ROUTE DE BIRMANIE

Un dernier objectif japonais serait d'opérer une agression sur le Thaïland, pays indépendant à royauté constitutionnelle, pour isoler Tchang-Kaï-Chek de l'extérieur. La seule route d'approvisionnement de la Chine libre est la route de Birmanie, province indienne, qui part de Rangoon et serpente à travers un pays sauvage et désert vers Tchoung-King, la capitale de Tchang-Kaï-Chek. Elle suit le tracé de la route ancestrale du « Vieux Tribut », et mesure 3.200 kilomètres. Les Chinois l'ont aménagée avec fièvre, et c'est depuis le 17 octobre 1940, après la dénonciation du pacte anglo-japonais qui l'avait fermée trois mois, qu'elle leur apporte le matériel de leur résistance. La guerre sino-japonaise rencontrera un tournant décisif quand le Japon, au lieu de la bombarder occasionnellement, essaiera de s'en emparer en partant de l'Indochine.

MENACE NAVALE

L'audace de ces visées transparaît à la lumière des gestes japonais de ces dernières années. N'ont-ils pas en leur possession les bases navales de toute la Chine ? La côte indochinoise complète la série de leurs points d'appui. S'il est peut-être vrai que la puissance terrestre du Japon et sa vitalité militaire sont réduites par la longue campagne de Chine, sa flotte de guerre reste intacte. L'on sait qu'elle vient après la flotte américaine par son importance et sa qualité (près d'un million de tonnes) et elle a l'avantage d'être près de ses bases :

Elle menace Singapour, Hong-Kong, les Philippines.

1-SINGAPOUR

Singapour, le vieux port anglais de la presqu'île malaise, est aménagé de longue date pour permettre des opérations navales de grande envergure en Extrême-Orient et remplacer, dans la défense de l'Empire anglais, les possessions plus précaires de Hong-Kong. L'Amirauté dépensa 9 millions de livres pour la transformer en dépôt énorme de pièces de toutes sortes, munitions, plaques d'acier pour cuirassés, instruments, etc. Elle possède 40 kilomètres carrés de docks et d'ateliers de réparation pour navires. Tous les éléments vitaux, tels que la centrale électrique et la canalisation d'eau, ont été construits en double exemplaire.

Aussi, malgré son éloignement, Singapour est pour les navires modernes à grand rayon d'action un appui essentiel. Nous pouvons faire confiance au commandant en chef du port qui déclarait naguère qu'il ne redoutait en aucune manière une guerre du Pacifique. Les Japonais ne pourront la menacer sans regretter amèrement leur témérité.

2-HONG-KONG

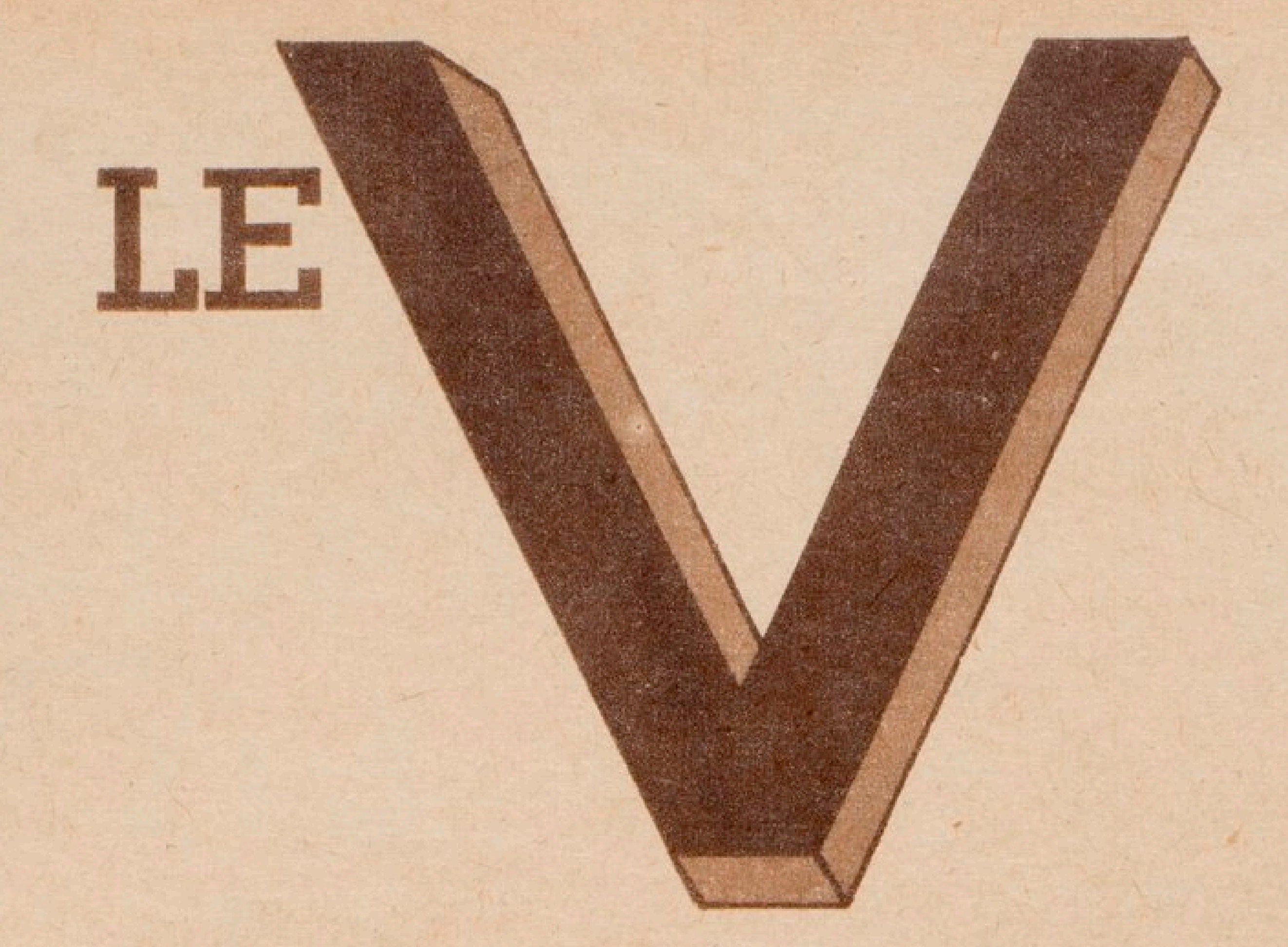
La possession anglaise de Hong-Kong comprend une île d'une superficie de 18 kilomètres carrés et une bande de terre sur la côte, de 500 kilomètres carrés. Elle dessert la voie ferrée venant de Canton, et aurait dû jouer un rôle capital dans la guerre. Mais les Japonais, grâce à leurs bases proches, peuvent la paralyser, et il ne semble plus qu'elle soit un poste militaire effectif.

3-LES ILES PHILIPPINES

L'archipel des Philippines groupe plus de 1.000 îles, peuplées de 14.000.000 d'indigènes malais. Face à l'Indochine, elles sont l'avant-garde protectrice de la sécurité des Indes néerlandaises.

ABY HARARI

A TRAVERS L'EUROPE ENCHAINÉE



SYMBOLE DE LA RÉSISTANCE CONTRE L'ENNEMI

Depuis le 20 juillet, une armée nouvelle lutte en Europe. C'est l'armée du « V » qui groupe dans ses rangs des millions d'hommes, de femmes et d'enfants vivant dans les pays occupés par l'Allemagne. Créée par le colonel Briton, le mystérieux speaker de la B.B.C., son combat consiste à diffuser tous les jours et par tous les moyens la lettre « V », symbole de la victoire, et à rappeler de cette façon aux Allemands que l'Europe est conquise, mais non soumise, et qu'à la première occasion elle se dressera contre ses occupants.

Cette armée du « V », en même temps qu'elle prépare la voie à une invasion britannique du continent européen, concrétise et unifie tout à la fois les divers mouvements de résistance qui existent actuellement en Europe, mouvements auxquels elle assigne des buts uniformes et qu'elle groupe sous un même drapeau.

Qu'il existe en Europe un mouvement de résistance contre l'Allemagne, c'est là une chose qu'on ne saurait nier et contre laquelle les efforts de la propagande allemande ne peuvent rien. Dans tous les territoires occupés, une guerre sourde, souterraine est livrée sans répit à l'envahisseur, et elle se traduit, ici, par une inscription sur un mur, là par un acte de sabotage, là encore par une manifestation hostile.



La Hollande, ennemie N° 1

De tous les pays occupés au cours de cette guerre, la Hollande est certainement celui où la résistance est la plus forte. Celle-ci va jusqu'à prendre le caractère d'une participation active à la guerre contre le IIIe Reich. En effet, si les pilotes de la R.A.F. repèrent et bombardent avec une précision incroyable les dépôts camouflés par l'armée allemande d'occupation près des ports d'invasion hollandais, c'est grâce aux informations qui leur parviennent de Hollande même sur la situation de ces objectifs militaires. L'on imagine aisément de quelle ingéniosité les Hollandais doivent faire preuve pour transmettre à leurs alliés britanniques des indications si précieuses. Sur tout le territoire, par ailleurs, de fréquents actes de sabotage entravent la production des industries de guerre dont les nazis se sont appropriés, et cela malgré les exécutions sommaires qui suivent de pareils actes.

Tous les Hollandais écoutent avec ferveur les émissions de Londres. Une photo de la princesse héritière Juliana et de ses deux enfants, portant cette légende : « Ne me parlez jamais de pitié », a passé en contrebande en Hollande et, après avoir été secrètement tirée à des milliers d'exemplaires, a été distribuée partout.

A l'occasion de l'anniversaire de naissance du prince Bernhard, les Hollandais ornèrent leur boutonnière d'un œillet blanc, fleur préférée du prince. Les marins s'exhibèrent dans les cafés avec leur œillet ostensiblement épinglé sur leur poitrine. De nombreux nazis voulurent leur arracher la fleur symbolique ; mal leur en prit, car sous chaque œillet était dissimulée une lame de rasoir...



Hitler, ici, s'appelle Jansen

Un des procédés favoris des agents de la Gestapo consiste à suivre les Hollandais quand ils se promènent dans les rues, en conversant ensemble. Ils les arrêtent brusquement, les questionnent séparément et leur demandent quels sont leurs sujets de conversation. Naturellement voulant éviter la punition que leur vaudraient leurs propos anti-nazis, les personnes ainsi interrogées donnaient jusqu'ici des réponses qui ne concordaient presque jamais et beaucoup de Hollandais au début furent ainsi jetés en prison. Maintenant, chaque fois qu'ils sont interrogés de cette manière, les Hollandais répondent qu'ils parlaient de leur famille. C'est pour cette raison que Hitler n'est plus appelé en Hollande par son nom, mais par celui de « Jansen », qui est aussi commun dans ce pays que celui de Smith aux Etats-Unis ou de Dupont en France.

Seyss-Inquart, le commissaire nazi en Hollande, est appelé malicieusement « Zes-een-kwart » (littéralement « six un quart »). Rien ne permet mieux de se rendre compte des sentiments des Hollandais à son égard que l'histoire de ce comédien qui apparut, un jour, sur une scène de cabaret, portant un chapeau aux rebords ridiculement larges. « Pourquoi, lui demanda-t-on, un homme aussi petit que vous porte-t-il un si grand chapeau ? » Et le comédien de répondre : « Je ne l'aime pas, mais je dois vivre sous ce chapeau. Ce n'est pas ma mesure, c'est un ZES-EEN-KWART. »

Il n'est pas jusqu'aux speakers de la radio qui ne prennent leur part dans cette guerre faite de gestes, de paroles, parfois même de silence ou de raclements de gorge significatifs. Les speakers paraissent, en effet, atteints de laryngite chronique et font suivre les nouvelles qu'ils annoncent par ordre, de « hum, hum » qui leur confèrent un caractère de suprême ironie...

Dès lors, les auditeurs savent à quoi s'en tenir sur la véracité des nouvelles qui leur sont ainsi présentées.



10.000 livres pour un pilote

Au début de l'occupation, les soldats allemands essayèrent de faire des Hollandais leurs amis. La garnison d'Hilversum, par exemple, organisa une rencontre « amicale » de football avec les soldats hollandais. Après 15 minutes de jeu, le match pouvait difficilement être appelé « amical ». Au lieu de lancer le ballon, les soldats hollandais semblaient avoir à cœur de le rater et de tirer en plein dans les jambes de leurs adversaires. Avant la fin de la mi-temps, les officiers allemands durent arrêter la rencontre.

Une récompense de 1.000 livres a été offerte par les autorités nazies pour la capture, mort ou vif, du pilote Kœne D. Parmentier, de l'aviation hollandaise, ennemi n° 1 de la Luftwaffe. Parmentier a à son crédit les hauts faits d'armes suivants : destruction d'un train de troupes, de vingt-quatre casernes, de plusieurs dépôts de munitions, d'un sous-marin, de deux contre-torpilleurs, d'au moins douze avions allemands et de plusieurs appareils au sol qu'il découvrit par une nuit brumeuse.

Ce héros de l'air traverse fréquemment la Manche et lance aussi bien des messages que des bombes. A plusieurs reprises, au cours des premiers mois de l'occupation de son pays, il atterrit secrètement sur la côte hollandaise et ramena avec lui d'importants hommes politiques ou amis personnels, incapables de s'enfuir par d'autres moyens.



Les «Gueux» sont là

Quand une Hollandaise se lie à un Allemand, ses anciens camarades lui écrivent une lettre l'avertissant que, lorsque la Hollande redeviendra libre, elle payera chèrement cette liaison. Dans tout le pays, des jeunes gens se sont organisés en un groupement appelé « Les Gueux ». Récemment, 43 membres de ce groupement furent arrêtés et 18 d'entre eux furent passés par les armes. Les « Gueux » sont néanmoins toujours très actifs, liquidant un grand nombre de nazis en versant de l'acide sulfurique dans leurs boissons ou en piquant à l'aide de pointes empoisonnées les Allemands disséminés dans la foule, ou bien encore en introduisant des cristaux de strychnine, dissimulés sous leurs ongles, dans la nourriture de leurs ennemis.

Les « Gueux » ne sont pas, toutefois, le groupement occulte le plus puissant. Il en est un autre, anonyme celui-là, qui peut s'enorgueillir des actes d'espionnage et des meurtres patriotiques les plus importants. Avec son aide, les avions britanniques peuvent atterrir sur les routes, la nuit, pour recueillir ou, au contraire, déposer des espions. Ils ramènent souvent avec eux d'importants Hollandais pro-britanniques et ramassent au passage, toutes les fois qu'ils le peuvent, des nazis qu'ils emportent comme prisonniers.

Des stations secrètes à ondes courtes en Hollande occupée tiennent la R.A.F. soigneusement informée des concentrations de troupes, des dépôts de munitions et de la situation des aérodromes camouflés, et cela malgré les efforts désespérés de la Gestapo pour les repérer. Au cours du mois d'octobre 1940, une station secrète de ce genre fut finalement découverte par les Allemands après qu'elle eût opéré du même endroit pendant quatre mois. Tout l'équipement était intelligemment dissimulé sous des meules de foin dans un moulin à vent, près du Zuyderzée.

Enfin, l'un des gestes dans lesquels les Hollandais excellent est le brouillage des poteaux indicateurs sur les routes militaires, ce qui désorganise régulièrement la circulation des convois allemands.



La Norvège aussi...

La résistance, qui se manifeste sous des formes aussi diverses en Hollande, est aussi variée et aussi efficace dans cet autre pays héroïque qu'est la Norvège. Des centaines de paysans qui cultivent leur champ durant la journée sous la surveillance de la soldatesque hitlérienne prennent leurs fusils, la nuit, et organisent des expéditions destructrices. Au cours de ces coups de main, ils ne manquent jamais de laisser pour compte sur le terrain un ou deux soldats nazis. Cette forme de guérilla ne laisse pas de préoccuper les autorités allemandes qui sont constamment sur la brèche. Les fonctionnaires nazis essayent bien de nier auprès des voyageurs étrangers l'existence de cette « guerre larvée », mais cela n'empêche pas les propriétaires d'auberges, qui veulent rassurer les voyageurs de passage, d'afficher sur leur porte un avis où on lit : « Il n'y a pas de guérilla dans cette vallée. »

Les Allemands ont tenté de se servir des journaux pour gagner la sympathie de la population norvégienne, mais aucun journaliste n'a réalisé les espoirs placés en lui. Bien mieux, cette attitude négative s'est aggravée pour les Allemands d'une opposition constante et sournoise. Aujourd'hui, tous les journalistes rivalisent d'astuce pour permettre à leurs lecteurs de distinguer les dépêches inspirées par la propagande allemande de celles qui sont dignes de foi.

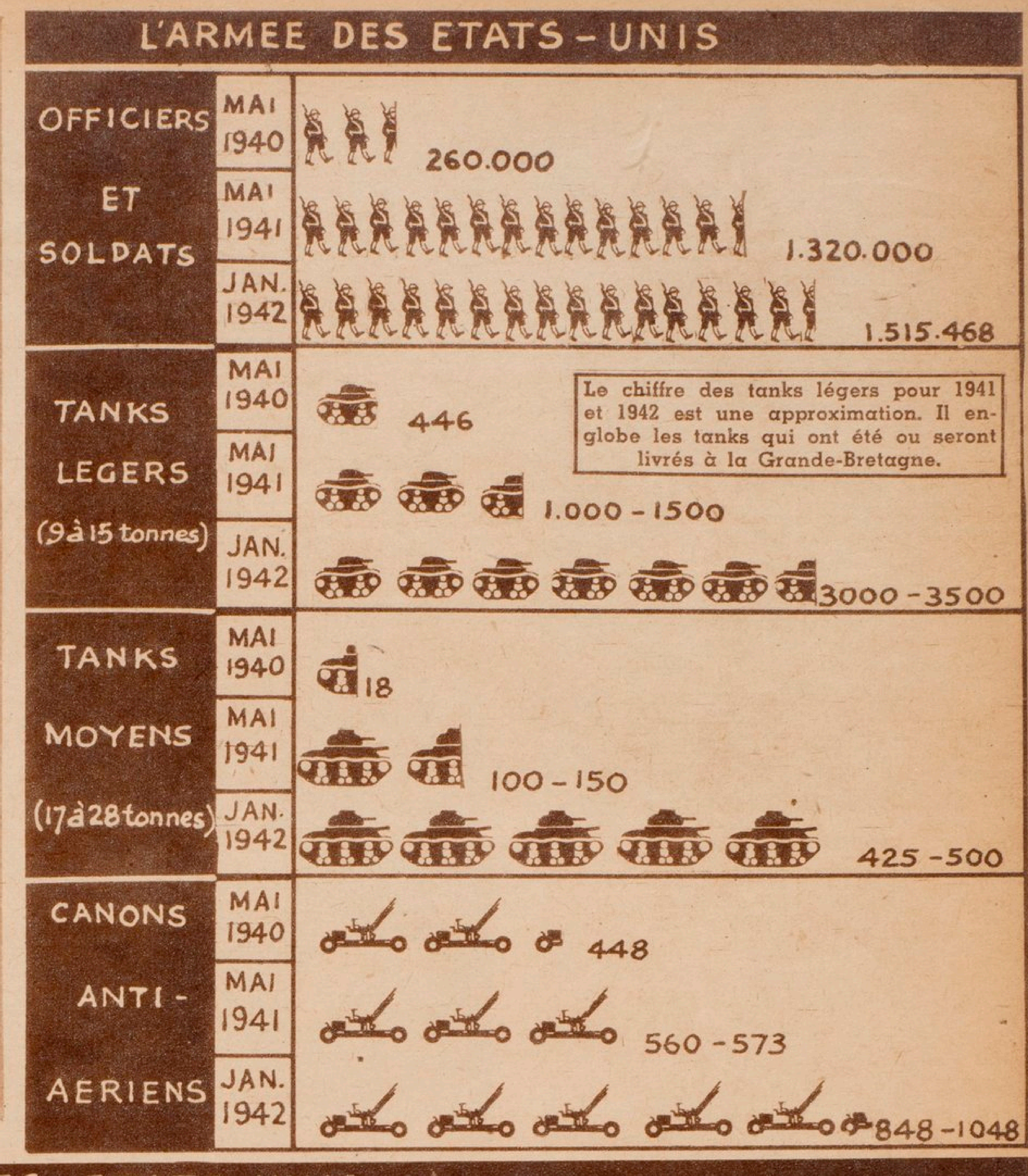
Immédiatement après l'occupation allemande, les « dix commandements des journalistes norvégiens » furent affichés dans tous les bureaux de rédaction par les agents de la Gestapo. Le bureau de propagande du major Quisling fut désagréablement surpris, le lendemain matin, de constater que les journaux d'Oslo avaient publié ces « commandements » à la place de leurs articles de fond. Le public était désormais fixé. (Lire la suite en page 13)



Sur l'Europe enchaînée, le V brille désormais, comme une étoile d'espérance, unifiant la résistance de millions d'hommes, de femmes et d'enfants qui, dans les pays occupés, font une guerre souterraine à l'Allemagne. (Composition de « Parade »)

L'ARSENAL
DE LA DEMOCRATIE

Il ne se passe presque pas de jour, depuis quelque temps, sans que nous parvienne une nouvelle — demande de crédits au Congrès, création de nouvelles usines, mise en chantier d'unités navales — qui montre que les Etats-Unis sont en train d'accroître leur production. Aujourd'hui, tout le territoire américain est transformé en une usine géante d'où sortent tous les jours, tirées à des milliers d'exemplaires, les armes de guerre les plus modernes. Jamais, sans doute, les Etats-Unis n'ont mérité autant qu'à présent le titre d'arsenal de la démocratie qui leur a été décerné au début de cette guerre. Le tableau que nous publions dans cette page montre — en un raccourci saisissant — les détails de l'effort de guerre américain. C'est certainement en matière de constructions aéronautiques que les Etats-Unis ont fait les plus grands progrès au cours de ces derniers mois. Les chiffres précis manquent. On peut poser, cependant, d'une façon à peu près exacte, que les usines américaines produisent actuellement environ 2.000 avions par mois. Au cours des quatre premiers mois de 1941, en tout cas, les Etats-Unis ont produit les quatre cinquièmes du chiffre d'avions produits durant toute l'année 1940. Au point de vue naval, l'effort n'est pas moins grand. Rien que durant les trois premiers mois de 1941, les chantiers navals ont produit pour 126.000 tonnes de navires. A Londres, récemment, M. Hopkins a annoncé qu'en 1942, les chantiers américains produiraient 6.000.000 de tonnes de navires. Actuellement, les Etats-Unis construisent un croiseur tous les vingt jours et huit contre-torpilleurs par mois. Dans le domaine des tanks, la production américaine a atteint son maximum en ce qui concerne les tanks légers. Une grande partie de cette production va à l'Angleterre à qui 75.000.000 de dollars de matériel ont, jusqu'ici, été livrés. Le millième avion « Hudson » est récemment arrivé en Angleterre. Trente-six types différents d'appareils américains sont aujourd'hui en service dans la Royal Air Force.



LA MARINE DES ETATS-UNIS

	MAI 1940	MAI 1941	JAN. 1942
OFFICIERS ET MARINS	146.439	242.437	310.000

Silhouettes noires : bateaux construits — Silh. blanches : bateaux en const.

	CUIRASSES	PORTE-AVIONS	CROISEURS	DESTROYERS	SOUS-MARINS	TOTAUX
MAI 1940	15	5	35	219	95	369 construits
	8	2	8	40	19	77 en const.
MAI 1941	17	6	37	164*	107	331 construits
	15	12	54	200	80	361 en const.
MAI 1942	17	6	37	174	108	342 construits
	15	12	54	190	79	350 en const.

* Ce chiffre est plus réduit que celui des années précédentes à cause du transfert à la Grande-Bretagne de 50 destroyers et la transformation d'autres destroyers en vue de les faire servir à d'autres usages.

L'AVIATION DES ETATS-UNIS (Armée et marine)

Chaque figurine représente 2.000 pilotes ou appareils.

PILOTES	MAI 1940	6426
	MAI 1941	10.639 - 11.639
	JAN. 1942	22.000
AVIONS	MAI 1940	5.100
	MAI 1941	8.250
	JAN. 1942	15.300 - 18.300

Le chiffre des avions pour 1941 et 1942 est une approximation. Il englobe les appareils de l'armée et de la marine qui ont été ou seront envoyés à la Grande-Bretagne.

PRODUCTION MENSUELLE D'AVIONS	MAI 1940	MAI 1941	JAN. 1942
	500	1500	2300 - 2500

Ces chiffres comprennent les avions pour la Grande-Bretagne.

OUVRIERS DANS LES USINES DE GUERRE

Chaque figurine représente 100.000 ouvriers.

USINES AERONAUTIQUES	MAI 1940	125.000
	MAI 1941	390.000
	JAN. 1942	500.000
CHANTIERS NAVALS	MAI 1940	151.400
	MAI 1941	310.000
	JAN. 1942	506.000
ACIER	MAI 1940	443.400
	MAI 1941	547.800
	JAN. 1942	560.000

PREPARATIFS D'INVASION
EN BRETAGNE

Les exercices d'invasion se passaient tous les jours, le long de la côte. Avant le jour, des bateaux traînant de longues queues de radeaux et de canots en caoutchouc partaient ; puis, cachés par un écran de fumée, ils revenaient et les soldats prenaient l'île d'assaut.

Le jeudi 13 juin, à 9 heures du matin, les premiers Allemands atteignaient le petit port de Bretagne, distant de sept kilomètres, qui desservait notre île.

Les villageois entendirent un ronflement de moteur, et virent sur la place du marché, à travers leurs volets clos, trois motocyclettes avec des roses sur le guidon et des hommes en uniforme vert sale, casque enfoncé sur la tête. L'un d'eux s'arrête devant un café et tambourine sur la porte fermée. « Bier », dit-il au garçon qui entr'ouvre peureusement les battants. Et pour se faire mieux comprendre, il ouvre la bouche et y met le pouce.

Une heure plus tard, 4 tanks et une file de camions traversent la ville en direction de Brest. Sous la bâche arrière, l'on peut voir d'autres uniformes et l'éclair du métal. Les camions sont couverts de boue, gris de poussière, et sur chaque phare ils portent un casque et un béret de marin à pompon rouge. Telle fut leur première apparition.

Premier contact

Ce n'est qu'une semaine après l'armistice que j'eus mon premier contact direct avec des soldats allemands, dans mon jardin. Deux Aryens blonds, en bottes éclatantes, d'une courtoisie un peu raide, viennent me demander la clé de la caserne française. Ce fut tout ; de nouveau ce silence étonnant.

Puis, nous sommes soudainement occupés. Le 3 juillet, 400 soldats viennent sur l'île. Une commission, le jour précédent, avait marqué à la craie les portes des maisons du port et du village. « 1 officier, 15 hommes, 2 officiers, 30 hommes. »

Les quartiers de la garnison française restent inoccupés, soit qu'ils les trouvent peu confortables, soit que la menace des bombardements leur semble proche.

Les bateaux qui les ont emmenés se bousculent dans le port. Sur le sable s'alignent des rangées d'engins bizarres : les fameux canots en caoutchouc qu'ils ont inventés et qui sont si faciles à fabriquer ; d'énormes saucisses, formées de tubes de caoutchouc épais de 60 centimètres et recouvertes de kapok. Chacune a un plancher de bois et peut contenir 30 à 40 hommes. Les remorqueurs en ont tiré de longs cordons jusqu'à l'île, flottant sur la vague, comme la queue d'un serpent de mer monstrueux. Ces jouets fragiles doivent-ils servir à l'invasion ? J'ai peine à croire qu'ils oseront affronter la mer avec des embarcations aussi instables. Les bateaux amenaient aussi des radeaux chargés de masses anguleuses, couvertes d'une épaisse toile, sans doute des canons. Il y avait aussi des chevaux, aux yeux bandés. Le silence régnait à chaque débarquement et les visages de ces hommes inaccoutumés à la mer étaient tous livides.

C'est ma chatte qui m'a rapproché des soldats allemands. Quand l'un d'eux passait, elle faisait gros dos, inclinait la tête et avançait la patte en signe d'amitié. Un jour, j'entendis des bottes crisser sur les pierres, et une manche verte s'avance pardessus le mur. La chatte crie, s'échappe dans la cour de ferme où mon voisin Alain Lebras coupe du bois pour le feu. Oubliant le chat, le soldat se dévêt aussitôt, prend la hache des mains du paysan stupéfait et s'acharne sur la pile. Cela finit devant une bouteille de cidre à la table d'Alain, qui me fait chercher parce qu'il ne comprend pas l'allemand.

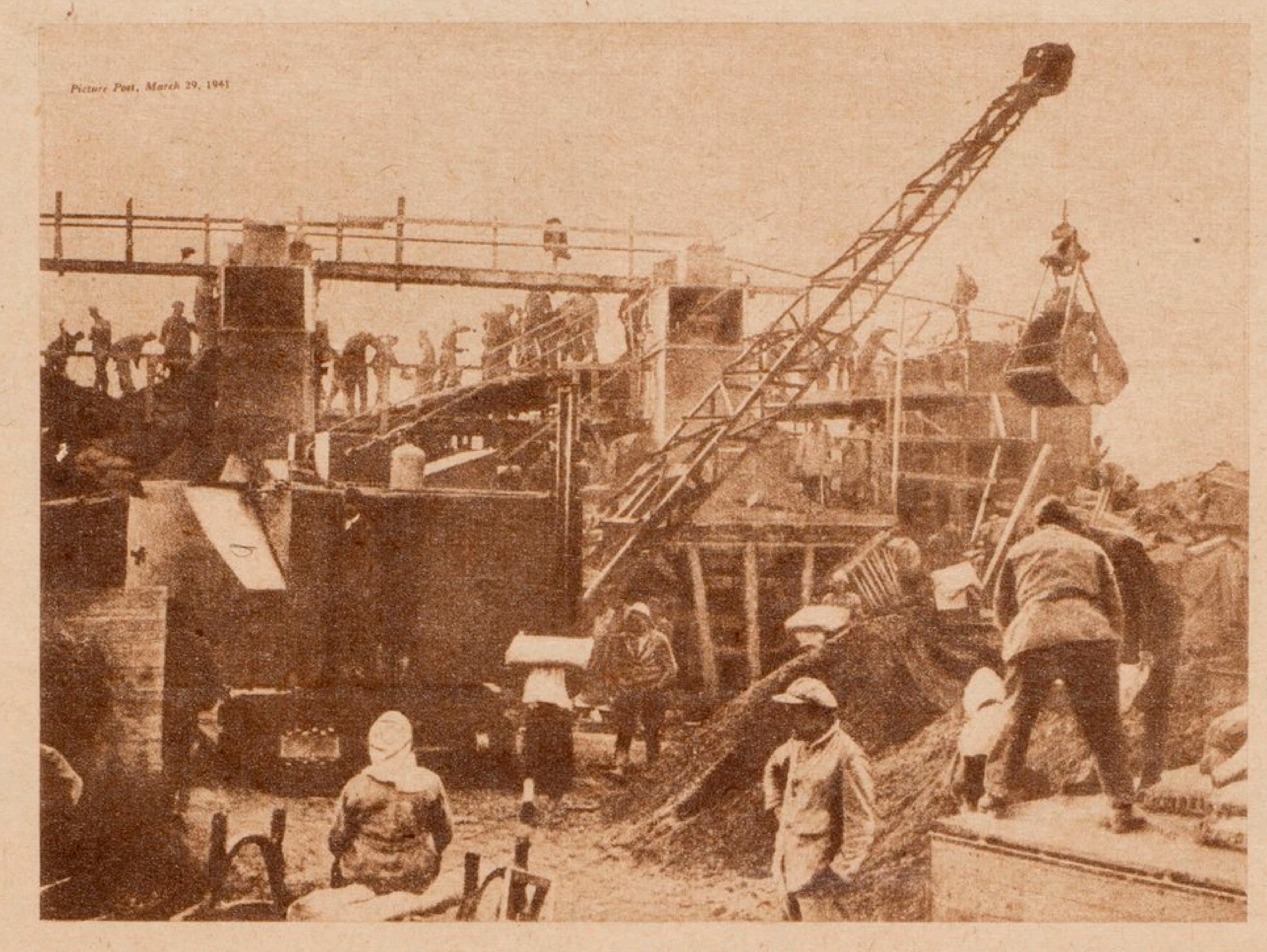
L'homme et le «nazi»

Le soldat s'appelle Emil Herter. C'est un paysan des collines de Munich. « Où est mon mari ? me demande-t-il après les premiers moments de surprise dus à ma facilité de langage. Que fait-il ? »

— Mon « mann », je ne sais pas où il est. Il est en mer et je n'ai plus de nouvelles de lui.

A ces mots, la dureté de son regard disparaît, et il dit avec un sourire mélancolique qu'il souffre plus que moi. Il n'a pas vu sa femme et sa famille depuis un an, et il s'est battu tout le temps, en Pologne, en Norvège et en France. Le changement de ton m'épouvante.

Mais il continue d'un souffle. Il a vu l'enfer en Pologne, il a perdu 90 camarades sur 140 sur l'Aisne, il est devenu fou dans la boue glacée de la ligne Siegfried l'hiver dernier, et si la guerre traîne un autre hiver, tout peut arriver, même une révolution. Je n'ose pas faire de remarque, car le changement de ton est trop brusque. Je m'aperçois que chez lui, comme chez tous les Allemands, l'homme avec femme, enfants et réactions spontanées coexistent en contradiction flagrante avec le nazi. L'un est raide, parle un langage emprunté, et la conversation est pleine de gêne et de silence. Mais l'autre se révèle soudain et une nature mélancolique laisse échapper sa plainte. Quant à moi, déroutée, je ne sais comment suivre.



Dans l'un des ports dits « d'invasion » de la côte de l'Atlantique, les Allemands installent une batterie à longue portée au moyen de laquelle ils s'efforceront de bombarder le port de Douvres, sur la côte anglaise. Les travaux sont longs et dangereux, les bases allemandes étant l'objet de raids constants de la part de l'aviation britannique.

Je demeurai gênée tout ce jour-là. Etait-il un agent de la Gestapo ? Et l'incident du chat n'était-il pas un prétexte pour connaître la population de l'île ?

La nuit, le loquet du jardin claque, et des bottes marchent sur le gravier. C'est Emil Herter, tout sourires et gentillesse. Il me salue en vieille amie. « J'espère que je ne vous dérange pas, chère Madame, mais... » Il fouille dans sa large poche et en tire une bouteille de liquide jaune. « On me dit que vous manquez d'huile. Un de mes camarades l'a trouvée. Il croyait que c'était du vin blanc. Voulez-vous la prendre ? Elle ne nous sert pas. »

De l'huile ? Mais je n'en avais pas vu depuis si longtemps ! « Où votre camarade l'a-t-il achetée ? »

« Il ne l'a pas achetée. Il l'a « organisée ». C'est-à-dire expropriée, car tel était le sens du mot dans leur langue de soldats. C'était du butin qu'il m'avait donné, pris, dit-il, dans une villa inoccupée. « Elle ne servait à rien, où nous l'avons trouvée. Les propriétaires sont à Paris. Ils sont bien plus riches que vous. Ils ont deux maisons. Personne n'a le droit d'avoir deux maisons. Quelques-unes des villas vides ici ont des celliers pleins de vin. Et vous autres n'en avez plus... »

Pouvais-je accepter cette huile ? Pour calmer ma conscience, je la partageai avec ma voisine, Madame Lebras, et ce soir nous eûmes des pommes de terre frites.

La mélancolie des soldats

Depuis ce jour, les soldats me rendirent visite. Ils s'étaient donné le mot, ou bien les listes de la Kommandantur m'avaient portée comme amie des Allemands. C'étaient des paysans et des ouvriers. Hans venait du Rheinland, Eric, Emil et Wolfgang, des collines bavaroises, Karl, des provinces affamées de la Prusse-Orientale. Fuchs et Stotter travaillaient aux usines de Francfort et Dusseldorf.

Ils discutaient sans crainte devant moi, mais de temps en temps leur contrainte nazie reparaissait : « Evidemment, je vous parle d'homme à homme. Je vous dis des choses que je ne dirais pas comme soldat. Si je pensais que vous m'êtes hostile, ou hostile à nos alliés, je vous frapperais sur l'épaule en disant « suivez-moi ». Si vous essayiez de me vendre, je dirais « la femme ment ». Et l'on me croirait. La parole d'un soldat passe avant celle d'un civil. »

Ils me parlaient de leurs femmes qu'ils n'avaient pas vues depuis si longtemps : « Ma femme, comme toutes les autres, porte des souliers à semelle de bois, dit Fuchs. Elles font clop, clop, clop, dans les rues. Je lui ai envoyé deux paires d'escarpins en cuir, de petites bottines bleues pour le bébé et un petit manteau en laine tricotée. Nous n'avons pas de laine chez nous, excepté pour les soldats. Notre « laine » semble être de la laine, mais elle ne chauffe pas. On dit qu'elle est faite de bois et de verre. »

Helmut m'explique que, marié depuis quatre ans, il n'a qu'un seul enfant.

— N'est-ce pas rare en Allemagne où les Allemands ont de grandes familles ?

— Ça, c'est la propagande. A quoi servent les enfants si vous ne pouvez les nourrir ? Ma femme me dit qu'elle n'en aura pas d'autre d'ici longtemps.

Notre conversation en général s'écartait de la politique. Celle-ci était terrain défendu, à cause de la défiance réciproque. Il semble que la fameuse Kamaradschaft soit superficielle, commandée et imposée, aussi sèchement que le signal de « chanter » des chœurs de soldats en marche.

Leur manque de solidarité

Ces « frères » d'armes manquaient totalement de solidarité. Un jour, je vis trois soldats boire au café. L'un était saoul et criait à tue-tête. « Je pars demain, disait-il, et je ne reviendrai jamais. Jamais, vous m'entendez... Cette satanée guerre peut continuer sans moi ! »

Ses amis le calment autant que possible. Ils sont gênés de créer un incident devant les clients du café, tous des Français. L'homme ivre se lève, se penche vers le bar et demande plus de cognac. On le lui refuse, et le soldat fouille dans sa ceinture, sort son couteau et en menace le cabaretier. Les deux compagnons bondissent de leur table, et au lieu de calmer leur ami et de l'emmener, ce qui eût été normal, sortent du café et reviennent avec un officier. Je crois que cela n'aurait jamais pu arriver dans aucune autre armée. Des camarades ne dénoncent jamais un des leurs devant un supérieur.

Les exercices d'invasion

Les exercices d'invasion se passaient tous les jours, le long de la côte. Avant le jour, des bateaux traînant de longues queues de radeaux et de canots en caoutchouc partaient ; puis, cachés par un écran de fumée, ils revenaient et les soldats prenaient l'île d'assaut. Il faisait chaud cet été, mais l'eau était glacée. Les hommes tremblaient dans leurs uniformes d'entraînement en étoffe de coton grossière, sur lesquels ils portaient leur équipement et une ceinture de sauvetage. L'on avait réquisitionné toutes les ceintures et toutes les bottes de caoutchouc de l'île (la plupart des pêcheurs avaient enterré les leurs plutôt que de les rendre). Durant les mois de juillet et d'août, les exercices continuèrent, coupés de leçons de natation sur la plage. Les civils avaient défense d'observer le lieu assailli, mais on pouvait tout voir de la colline.

Au début, les hommes nous disaient que la date fixée pour l'invasion était le 1er septembre. Plus tard, elle fut remise au 15. Vers le 15, un désastre eut lieu. Nous n'en connûmes pas les détails, que les soldats ignoraient autant que nous. Quelque chose d'horrible s'était produit, disaient-ils. Les avions anglais avaient bombardé des transports près de Brest et Saint-Malo. Etait-ce un essai d'invasion ou un exercice de grand style ? Il y avait eu de nombreuses victimes. Les chiffres donnés par les soldats variaient entre 10 et 50.000. Pendant des jours, des expéditions parcouraient la côte à marée basse, cherchant les corps.



La Royal Air Force a visité ce port de Bretagne que les Allemands ont entrepris de fortifier. Quelques bombes ont suffi à réduire à néant l'effort du génie allemand. Au second plan, des navires de guerre nazis.

Les corps incinérés

Des pêcheurs de Granville disaient que la pêche avait été suspendue dix jours sur la côte normande à cause des corps déposés sur le rivage par les flots. Nous sûmes qu'ils étaient brûlés au fur et à mesure de leur découverte. L'on croyait aussi que les corps qui venaient à la côte étaient déjà à moitié carbonisés, et l'on répétait que les avions anglais avaient répandu de l'huile sur les bateaux et jeté ensuite des bombes incendiaires. Le plus vraisemblable, c'est que les bateaux utilisaient le mazout et que les réservoirs avaient pris feu. La rumeur publique avait sans doute exagéré, mais il était arrivé quelque chose, l'invasion était remise — au printemps, disait Muller.

Le plan d'invasion tel qu'il le connaissait était de détruire les ports anglais et la défense côtière. Une bande de 20 kilomètres devait être rasée, et quand les aérodromes seraient inutilisables, et la R.A.F. nettoyée, les Allemands rentreraient en Angleterre « comme dans du beurre ».

Mais les ports anglais demeurent et la R.A.F. pilonnait les aérodromes de Bretagne. Le phare qui guidait les Stukas à leur retour d'Angleterre fut bientôt éteint. Et nous ne vîmes plus de bombardiers partir vers le nord, seulement des chasseurs.

« Leur aviation est forte »

« Leur aviation est forte, disait Karl, fixant un point argenté dans le ciel. Je crois que Hitler lui même sous-estime sa force. »

Il me dit qu'évidemment, au pire des cas, ils devraient utiliser les gaz asphyxiants pour l'invasion. Cela semblait logique. « Nul besoin d'être sentimental. Les Polonais s'en sont servis — pour les avoir achetés aux Anglais. Par malheur, les vents dominants en Angleterre soufflent de l'Ouest. C'est l'ennui des gaz, vous devez attendre un vent favorable. »

Les bateaux et les canots étaient peints de rayures et de dessins fantastiques en blanc et noir. « Nous traversons là-dessus, pressés comme des harengs. Ils nous ont donné l'épreuve du feu ; maintenant, c'est dans la mer qu'ils veulent nous noyer », disait-il en riant, mais son rire sonnait creux.

Des commentaires sombres prenaient jour : «Nos généraux sont des hommes de terre, ils ne connaissent pas la mer. Ils n'en tiennent pas compte. Mais ils ne s'arrêteront pas à cela. Que leur fait la perte d'hommes ? Savez-vous ce qu'est un soldat allemand, chère Madame ? C'est une carte postale, voilà tout. Quand il meurt, envoyez une autre carte postale ! Un autre homme prend sa place.

« Et aussi, quand je pense à tout ce que j'ai enduré, c'est un miracle que je sois vivant. Si je dois risquer de me noyer en plus du reste, je préfère me faire sauter la cervelle tout de suite. S'ils m'envoient en Angleterre, je le ferai, je vous le dis. »

Toujours cette hantise du suicide. Elle était le leitmotiv de leur conversation. Il y avait des suicides, et même une épidémie de suicides quelquefois (7 en une semaine, me dit Muller), à la nouvelle du bombardement des villes allemandes par les Anglais.

Les pêcheurs et les Anglais

La Kommandantur prit des mesures restrictives sur la navigation côtière qui menacèrent d'arrêter la pêche dans toute la Bretagne.

Un jour, deux pêcheurs rencontrèrent un sous-marin anglais. Il les salua en amis, et les Anglais achetèrent le poisson à bon prix et invitèrent les hommes à boire. Ils retournèrent enchantés et se vantèrent ouvertement de leur bonne fortune. En quelques jours, toute la côte savait leur histoire. « Tous les bateaux doivent ancrer au même endroit et à la même heure. Tous les bateaux doivent quitter ensemble, et pêcher sur une surface de moins de 500 mètres de largeur, distante de la côte de moins de 7 kilomètres », dit la première ordonnance allemande.

Puis, la mesure étant inefficace, les bateaux partirent seuls à nouveau.

Et cependant, la guerre ne finissait pas. Les soldats se démoralisaient. L'été s'était écoulé. Ils étaient venus en Bretagne pour envahir l'Angleterre, mais l'invasion n'avait pu être faite. Les exercices maritimes étaient remplacés par des exercices terrestres sur la place du village. Ils se tenaient par la taille comme des filles de music-hall, par rang de quatre, pour se soutenir quand ils jetaient leurs jambes en avant. Un jour, ils partiront, soulagés, car ce ne serait plus eux qui envahiraient l'Angleterre, mais les autres, les nouveaux qui connaîtraient leur misère.

Pour dérouter la «Garde de Fer»

MADAME LUPESCU AVAIT 12 SOSIES

Un nouveau couple royal est arrivé récemment aux Bermudes après de multiples aventures : le roi Carol de Roumanie accompagné de Madame Lupescu. L'amie royale a donc échappé définitivement aux complots de la Garde de Fer.



Magda Lupescu, favorite et compagne d'exil de Carol de Roumanie, caresse — dans son jardin — un perroquet qui ne l'a pas quittée depuis dix ans.

Héritier présomptif du trône de Roumanie, le prince Carol, qui était marié à la princesse Hélène de Grèce, et de laquelle il avait eu un fils, un beau jour, renonça à ses droits à la succession, abandonna sa femme et son enfant et, en compagnie de Magda Lupescu, prit le chemin de l'exil.

Il est inutile de rappeler la suite des évènements et comment Carol reprit possession de son trône, en découronnant son propre fils, qui, après avoir été roi — bien que sous tutelle — redevint prince héritier.

LA GARDE DE FER JURE D'ASSASSINER MAGDA LUPESCU

Revenu dans son royaume, le souverain, malgré toutes les oppositions, ramena sa maîtresse avec lui. C'était pour lui — et surtout pour elle — une revanche sur leurs ennemis communs, qui avaient réussi, une première fois, à les exiler. Néanmoins, Carol et Magda savaient fort bien que leurs adversaires ne s'étaient pas avoués vaincus. Par des rapports que leur soumettait presque quotidiennement la police secrète, ils étaient informés que de noirs complots se tramaient contre la vie de Magda Lupescu, qu'on tenait pour la principale responsable de tout ce qui était arrivé.

La police chargée de veiller sur la personne du roi et sur celle de la favorite ne tarda pas à savoir que derrière tous les complots on retrouvait la main de la « Garde de Fer ».

N'ayant qu'une confiance limitée dans les mesures de protection prises par la police officielle, Magda Lupescu décida de veiller par ses propres moyens sur sa personne.

A LA RECHERCHE DE JOLIES FEMMES

Elle se rendit chez son royal ami et lui annonça qu'elle pensait avoir trouvé le moyen de dérouter les assassins qu'on avait mis à ses trousses. Elle ajouta qu'il lui fallait, pour réussir, une assez forte somme d'argent : « Car, ajouta-t-elle, les douze femmes que je compte engager comme « sosies » devront être une copie absolument conforme de moi-même. » Carol adopta le projet avec enthousiasme et, dans le plus grand secret, on envoya partout des hommes de confiance à la recherche de femmes qui pourraient passer pour Magda Lupescu.

Les experts furent sévères. Au bout de quelques mois ils finirent par réunir douze jeunes femmes jugées aptes à jouer le rôle qu'on allait leur confier.

Ne reculant devant aucune dépense, Magda fit venir de Hollywood le plus célèbre des maquilleurs, et lui demanda de les transformer en autant de sosies.

OU L'ON VIEILLIT DE JEUNES FEMMES...

Les douze beautés sur lesquelles le spécialiste devait « travailler » présentaient deux graves défauts... si on peut les appeler des défauts ! Elles étaient, d'abord, beaucoup plus jeunes que Magda Lupescu et, d'autre part, la ligne parfaite de leurs corps jurait quelque peu avec les formes arrondies de la favorite, que le poids des ans n'avait pas épargnée.

— « Qu'à cela ne tienne ! s'exclama le spécialiste. En trois mois, j'en fais des femmes plus vieilles de dix ans et plus fortes de... quinze kilos ! »

Après avoir donné à leur chevelure ce rouge feu qui caractérise celle de Magda Lupescu, après avoir enseigné — aidé en cela par un professeur de maintien — à ses « élèves » comment marcher, s'asseoir, minauder, tout comme la favorite, le spécialiste leur dit : « Et maintenant, « sisters », je vais vous vieillir et vous épaissir. » Et il se mit à les gaver comme des oies. De la bière le matin, de la bière à midi, de la bière le soir. Les puddings, les pâtes, les nourritures les plus grasses leur furent imposées. Entre les repas, on leur servait des œufs à la crème, suivis d'apéritifs très amers, afin de leur ouvrir l'appétit.

Au bout de quatre mois d'entraînement, un conseil de guerre, réunissant le roi, Magda, le spécialiste et le professeur de belles manières, décida que les « sosies » étaient fin prêts et pouvaient être lancés dans le monde.

LA HAUTE SOCIETE S'INDIGNE...

Magda Lupescu savait très bien que les « gardistes » fréquentaient, parfois, la meilleure société. Pour ne pas courir le risque de recevoir une balle, et, d'autre part, ne pouvant refuser certaines invitations, elle envoya à sa place ses « sosies ». Bientôt, tout Bucarest apprit que « la Lupescu », comme on l'appelait, avait découvert des femmes lui ressemblant tellement qu'il était impossible, même à un œil expert, de distinguer la véritable Lupescu d'un de ses sosies. Les « gardistes » devinrent littéralement fous de rage ; ils renoncèrent à leurs projets homicides, de crainte, en abattant la fausse Lupescu, de soulever l'indignation générale contre leurs méthodes terroristes.

Magda Lupescu prit plaisir à défier la « Garde de Fer ».

Elle fit annoncer, un jour, par les journaux, qu'elle partirait le surlendemain, pour une ville voisine. Elle ajouta simplement à cette information n'avoir pas encore décidé la route qu'elle adopterait. Affolement au quartier général secret de la « Garde de Fer ». Des émissaires furent envoyés aux renseignements afin de savoir par quelle porte leur ennemie quitterait la ville. C'est ce qu'attendait la rusée favorite, qui avait, dans son jeu, des « gardistes » mangeant aux deux râteliers. A l'un, elle annonça qu'elle prendrait tel chemin, à l'autre telle route. Quelle fut la surprise du chef suprême, le lendemain, d'apprendre qu'on avait signalé le passage de la Lupescu, à la même heure, sur cinq routes différentes !

LA VIE INTERIEURE DES SOSIES

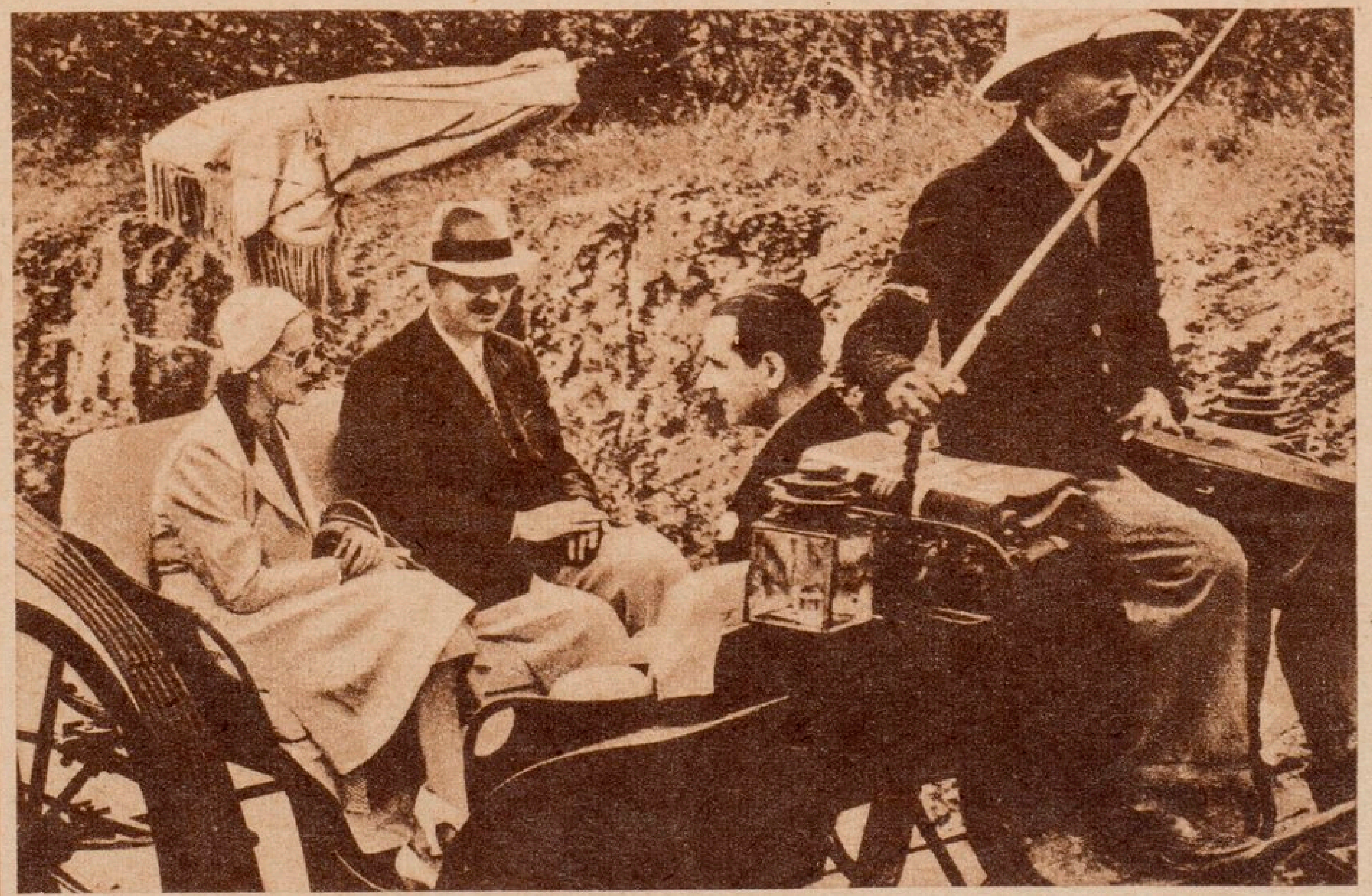
Vêtues des mêmes habits que leur patronne, parées de bijoux (« cadeaux » de cette dernière), les « douze copies » étaient logées dans une villa dont l'adresse n'était connue que de quelques rares personnes. Elles n'avaient pas le droit de sortir, de correspondre, de recevoir qui que ce fût (même leurs propres parents).

Elles avaient dû faire le serment qu'elles ne chercheraient pas à quitter le pays. Elles avaient juré, en outre, que le jour où leurs missions prendraient fin de ne rien dévoiler sur le genre de vie qu'elles avaient mené, etc.

Pourquoi ces jolies filles avaient-elles accepté de jouer un tel rôle, risquant leur vie à la première de leurs sorties ? Est-ce à cause du salaire nécessairement élevé qu'on leur payait ? Pas précisément. Ce qui les avait séduites, c'était d'habiter un beau château, de porter des habits de grand luxe, des bijoux de prix, et de fréquenter la plus haute société, reçues partout comme des... reines. Et, secrètement, elles devaient sans doute penser qu'elles finiraient par décrocher quelque noble prince ou archimillionnaire...

Il faut croire que leurs espoirs n'ont pas été réalisés, car, « gavées » par le spécialiste, elles ont perdu leurs plus grands attraits, leur jeunesse et leurs lignes harmonieuses.

On raconte qu'un soir, Carol, rencontrant dans les appartements de Magda un des « sosies », se trompa volontairement (ou non) et se fit surprendre par sa favorite. Celle-ci lui fit une scène orageuse, mais, spirituel et ayant de la mémoire, Carol lui dit : « Elle te ressemble tellement que moi-même je me suis trompé ! »



Aux Bermudes, où ils se trouvent actuellement, Carol de Roumanie et Magda Lupescu font une promenade en voiture. La population les a, à leur arrivée, accueillis avec beaucoup de cordialité, faisant une ovation aux quatre pékinois de la favorite royale.



La terrasse du club. Les « tommies » y bavardent, tout en regardant les « garry » qui passent dans la rue, au-dessous d'eux. Elle est toujours bondée, surtout par ces soirées de canicule, car il y fait frais.



Il fait chaud... Les bouches se sèchent d'elles-mêmes. Mlle Misrahi, à qui est dévolu le soin de s'occuper des rafraîchissements, en sait quelque chose... La voici occupée à confectionner un drink.

N'entre pas au « Tipperary » qui veut. Mme Ch. Adda et Mme Mohamed Aboul Ela Anous y veillent, tout en distribuant les tickets qui donnent droit aux consommations. Miss West dispense les cigarettes. Elle est très affairée.







...s la cuisine du club, qui évoque celle d'un grand hôtel, Mme Ceysens ...répare une salade de betteraves. Mieux que tout autre chose, son sourire témoigne du plaisir qu'elle éprouve à être utile.

SERVEUSES, CAISSIERES

SONT DES DAMES DE LA ME

Rien n'est plus agréable, au soldat qui revient du front, que de pouvoir retrouver, dans la ville où il passe son congé, un coin qui lui rappelle l'atmosphère de chez lui.

Nous avons visité le « Tipperary Club », et un coup d'œil nous a suffi pour nous rendre compte que tout a été mis en œuvre, et de la façon la plus heureuse pour remplir ce but. Ce club est entièrement l'œuvre d'un groupe de dames de la meilleure société du Caire, à la tête desquelles Lady T. W. Russell pacha et Mrs Frazer bey, qui sont l'âme de cette organisation, ne cessent de payer de leurs personnes.

Désireux d'en savoir plus long sur la création de cette œuvre et sur les efforts qui l'ont amenée au stade actuel de développement, nous nous sommes adressés à Lady Russell pacha.

« En février 1940, nous dit-elle, nous avons loué, dans ce même emplacement, une grande salle et nous nous sommes mises à la tâche. Notre personnel se composait de vingt dames qui prêtaient leur concours bénévole et de quatre personnes appointées. Le « Tipperary Club » était créé.

« Une semaine plus tard, nous étions obligées de prendre en location une seconde salle, et quinze jours ne s'étaient pas écoulés que notre organisation occupait tout un étage, y compris une immense véranda qui donne sur la rue Ibrahim pacha.

« Actuellement, deux cent soixante dames nous consacrent quatre et parfois six heures par jour ; elles se tiennent derrière les différents comptoirs pour servir aux soldats des rafraîchissements, du thé, des gâteaux, des sandwiches et des cigarettes.

« D'autre part, nous devons chaque jour mener à bien la tâche de pourvoir au remplacement de nos stocks en denrées alimentaires, et ce n'est pas toujours facile, si l'on songe qu'il nous arrive souvent d'avoir à nourrir huit mille cinq cents hommes en une journée.

« Les soldats peuvent trouver ici, au prix coûtant, toute espèce de boissons non alcooliques, des fruits rafraîchis, des repas légers non cuisinés et naturellement du thé et du café. Au sujet de cett
café jouit d'une réputa
après avoir reçu leur

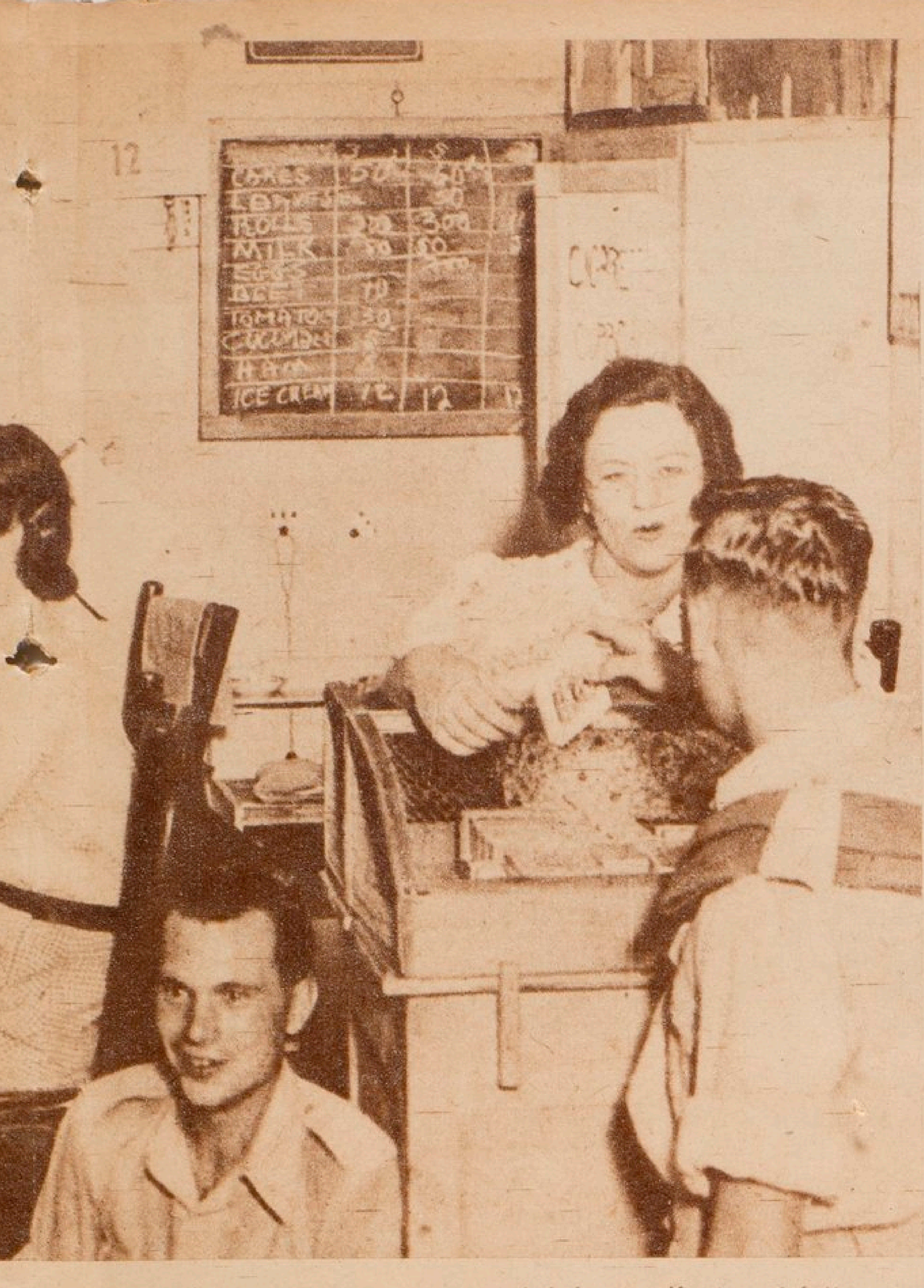
« De plus, nous nous
front, avant de ve...
au Caire. Nous recev
des de livres, de cigar
Purchasing Office ».

Au cours de notre vi
jouer au piano la Deux
frappés. Lady Russell

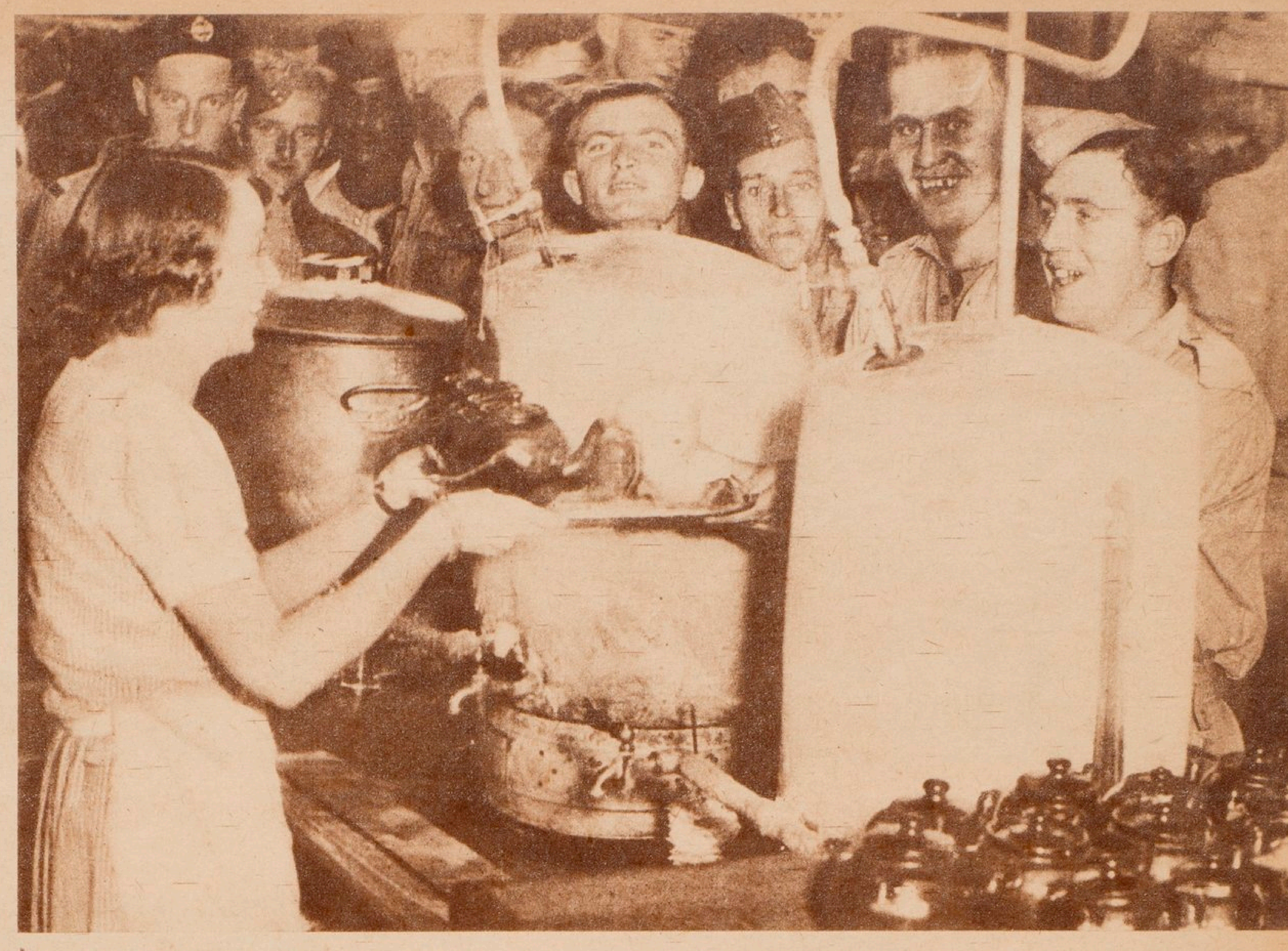
« Parmi les « tommie
de profession dont le ta
organisées. Mais pour
« shows ». Il ne faut p
plus lourdement dans l
grâce à l'amabilité du
dans nos locaux. »

Et comme nous man
Russell pacha nous ré...

« Nous travaillons d
nous témoignent tous
devoir envers ceux qui



Quand les « tommies » ont apaisé leur soif et satisfait leur appétit, ils passent à la salle de lecture où les attendent les derniers magazines du pays. Mais on n'a pas toujours envie de lire et, parfois, un somme est le bienvenu.



Les Anglais, à qui l'on doit le « five o'clock tea », boivent du thé à toute heure. Entre deux immenses récipients, d'où le breuvage fumant s'écoule, Mrs Wetherill tend à un « tommy » un plateau qu'il accueille avec le sourire.

La vie au grand air, les exercices quotidiens creusent l'appétit. Aussi le département « sandwiches » connaît-il une grande affluence. Mmes Yearsley, Papastephanou et Gibbon ne l'oublient pas.





ES, VENDEUSES
MEILLEURE SOCIETE

e cette dernière boisson, je dirai même, sans fausse modestie, que notre éputation excellente, au point que les cadets ne peuvent pas s'empêcher, leur grade d'officier, de revenir de temps en temps y goûter...

nous tenons toujours à la disposition des militaires qui nous écrivent du ve en permission, nous demandant des conseils au sujet de leur séjour recevons un courrier abondant du désert occidental et les deman- cigarettes et de douceurs sont transmises par nos soins au « Desert ».

otre visite à travers le Club, nous avons eu l'occasion d'entendre un soldat Deuxième Rhapsodie de Liszt, avec un sentiment et un doigté qui nous ont ussell pacha nous dit en souriant :

ommies » qui fréquentent notre Club, on peut compter plusieurs musiciens t le talent a été apprécié au cours des soirées d'amateurs que nous avons pour le moment, nous avons trop de monde pour pouvoir donner des faut pas oublier que nous sommes en été et que la chaleur pèse encore dans les salles encombrées. Mais il y a eu remède à cet inconvénient, car, té du mari d'une de nos dames volontaires, nous avons l'air conditionné »

s manifestons notre admiration pour tout ce que nous avons vu, Lady us répond simplement :

llons de tout cœur, et notre plus belle récompense est l'attachement que tous les soldats, qui nous font sentir la satisfaction d'avoir accompli un eux qui nous défendent. »

EDOUARD POLLAK



Les deux principales animatrices du « Tipperary » : Lady Russell pacha, épouse du commandant de la police du Caire, et Lady Fraser. L'une et l'autre ne reculent devant aucun effort pour assurer aux militaires qui fréquentent le club qu'elles ont créé, le maximum de joie et de confort.



Une file interminable de camions traverse lentement la Place des Martyrs, plus connue sous le nom de Place des Canons, à Beyrouth. Les balcons des immeubles alentour sont remplis à craquer d'hommes et de femmes acclamant à l'envi les libérateurs.



D'un des balcons du Grand-Sérail, depuis des années résidence des Hauts-Commissaires français en Syrie et au Liban, le général Wilson, commandant des armées alliées, contemple la ville qui, déjà, a repris son aspect normal.



Toujours sur la Place des Canons, des auto-mitrailleuses des forces impériales australiennes défilent. Massée sur les trottoirs, la foule regarde passer ces engins de guerre moderne qui ont joué un grand rôle dans la campagne.



Les Alliés sont là !... Les Alliés sont là !... Dans l'une des principales artères de la capitale libanaise, des centaines d'enfants répandent la bonne nouvelle. La joie inonde leurs visages. Certains, parmi eux, ont les bras levés comme pour remercier le ciel.

15 juillet 1941...

Les troupes alliées défilent à Beyrouth

Le 15 juillet 1941 est désormais une date historique pour les Libanais. C'est, en effet, ce jour-là que les troupes alliées ont fait leur entrée dans Beyrouth. Les dépêches ont, en son temps, souligné le caractère triomphal de cet événement. Pour la circonstance, Beyrouth avait retrouvé toute sa population. En effet, dès que la nouvelle des négociations de Saint-Jean d'Acre fut connue, tous les habitants de la capitale libanaise qui avaient fui vers l'intérieur par crainte des bombardements s'empressèrent de regagner leur ville, de façon à y être présents le jour de l'entrée des forces alliées. Tout comme à Damas, hommes, femmes, enfants réservèrent le plus enthousiaste des accueils aux soldats alliés. Ceux-ci, le défilé fini, nouèrent vite des rapports cordiaux avec les habitants ainsi, d'ailleurs, qu'avec les troupes vichystes demeurées dans la capitale. L'entrée des troupes alliées à Beyrouth a, en tout cas, marqué le début d'une ère nouvelle pour le Liban. Les échanges avec la Palestine ont repris. Les vivres, les articles de première nécessité affluent de nouveau. Le pays a retrouvé son visage normal. Bientôt, quand ils évoqueront les semaines qu'ils viennent de vivre, les Libanais en parleront comme d'un cauchemar.



Le jour de l'entrée des troupes alliées à Beyrouth, le général Wilson et le général Catroux ont reçu les membres du gouvernement, les leaders politiques ainsi que les chefs religieux libanais. Voici, au cours de cette réception, le général Wilson s'entretenant avec une personnalité libanaise. A ses côtés, le général Catroux.

A TRAVERS L'EUROPE ENCHAINÉE...

(Suite de la page 6)

Les 10 commandements de la presse

« Aucune nouvelle ne doit paraître qui risquerait de compromettre les relations entre les troupes allemandes et le peuple norvégien », déclarent ces commandements, lesquels ajoutent : « Tous les communiqués du haut commandement allemand doivent avoir une place de premier plan, et les nouvelles de dégâts militaires, de coulage ou de destruction de navires, ainsi que les rapports « désagréables » entre les soldats allemands et le public sont interdits. Le devoir de la presse, d'une façon générale, n'est pas de publier des nouvelles, mais principalement de créer une opinion publique et de guider cette opinion. »

Le contrôle rigoureux qui est exercé sur la presse ne contribue qu'à exaspérer le peuple norvégien.

Le « Social Democraten » de Stockholm a récemment rapporté que des inscriptions anti-quislingiennes apparaissent sur les immeubles d'Oslo avec une rapidité qui déroute quotidiennement la police. Ces inscriptions surgissent aux endroits les plus inattendus. Ainsi, dernièrement, au cours d'un service dominical dans une église d'Oslo, on vit apparaître au-dessus de l'autel une immense affiche représentant Quisling sous la forme d'un démon avec des cornes et une queue fourchue.



Sabotages en Belgique et en Pologne

En Belgique, à la faveur de la nuit, les sabotages se multiplient également. Les trains de munitions qui sautent dans les gares ne se comptent plus. Tout comme en Hollande, la population ne perd pas une occasion de brouiller les poteaux indicateurs sur les routes, désorganisant ainsi la circulation des convois militaires. Tout comme en Hollande, de même, les émissions de radio clandestines signalent à la R.A.F. les concentrations de troupes et de matériel, ainsi que les mouvements des navires.

La situation de la Pologne et les nombreux actes de barbarie dont ses habitants ont été l'objet ne permettent pas à ces derniers d'opposer à l'occupant une résistance aussi vive qu'ailleurs. Les manifestations hostiles et les actes de sabotage y sont cependant nombreux.



Dans les montagnes d'Herzégovine

En Yougoslavie, les guérilleros serbes — qui occupent une grande partie des montagnes inaccessibles de l'Herzégovine — poursuivent la lutte d'une façon active et infligent, chaque jour, des pertes appréciables à l'ennemi. Quant à la France, les dépêches ont à plusieurs reprises relaté les manifestations de plus en plus nombreuses par lesquelles la population exprime sans cesse sa sympathie à l'égard de la R.A.F. et du mouvement gaulliste. Les amendes dont ont été frappées diverses villes de France, les mesures prises contre les étudiants, les inscriptions « R.A.F. » et « Vive de Gaulle » qui se multiplient sur les murs sont, au surplus, autant de preuves de la résistance française — résistance qui, hier encore, s'est traduite par l'explosion, dans la région de Paris, d'un train allemand chargé de munitions.

« Libre Allemagne » et communistes

Aussi extraordinaire que cela puisse paraître, la résistance n'est pas moins vive en Allemagne même, ainsi qu'en Autriche et en Tchécoslovaquie.

La résistance en Allemagne était menée jusqu'ici par le « Front Noir » d'Otto Strasser et la « Libre Allemagne », organisations auxquelles il convient d'ajouter le parti communiste allemand.

Le « Front Noir » étant une organisation essentiellement anti-communiste, il est permis de penser que l'opposition de ses adhérents a cessé avec la guerre germano-russe.

La « Libre Allemagne » s'était, jusqu'à il y a quelques mois, spécialisée dans les émissions clandestines pour lesquelles elle utilisait des camions diffuseurs, maquillés en voitures de livraison. Dans tel quartier désert de Berlin ou de Cologne, ces camions arrêtés devant une maison occupée par des membres de l'association et branchés avec des appareils se trouvant à l'intérieur. Les émissions commençaient toujours de la même façon : « Ici la station de la Libre Allemagne... Voici quelques faits de la guerre dans laquelle Hitler vous a lancés... » Elles se terminaient invariablement sur les phrases suivantes : « Nous vous parlerons encore... La station de la Libre Allemagne poursuivra ses émissions en dépit de la Gestapo. »



Emissions clandestines et tracts

Les experts anglais, attentifs à ce genre d'émissions, ont déclaré que la moitié seulement des mots émis étaient intelligibles. Les émissions de la « Libre Allemagne » n'en ont pas moins causé de graves ennuis aux dirigeants nazis. Récemment, trois camions émetteurs qui parcouraient l'Allemagne ont été saisis par la Gestapo et leurs opérateurs ont été fusillés sur-le-champ. La « Libre Allemagne » a, depuis, cessé, du moins réduit dans une large mesure ses émissions. Elle a actuellement recours aux papillons de papier gommé que l'on colle sur les voitures que leurs propriétaires laissent, la nuit, dans la rue ou sur les bouteilles de lait qu'un fournisseur matinal dépose devant les portes. Elle utilise également les tracts et les journaux clandestins qui sont diffusés parmi le public et passent de main en main.

La place nous manque pour indiquer les différents moyens auxquels les membres de la « Libre Allemagne » ont recours pour répandre leurs tracts. Disons seulement que ceux-ci, afin de ne pas laisser de traces, sont reproduits grâce au procédé photographique et empruntent le plus souvent la forme et l'apparence d'un inoffensif prospectus de commerce. Tel paquet de thé ou tel sachet de graines de tomates contient un appel à la population ou un numéro entier, sur papier pelure, de la revue anti-hitlérienne « Weltbuhne ». Tel dépliant de propagande, truqué, contient — sur l'une de ses faces — un appel du célèbre écrivain allemand Heinrich Mann, frère de Thomas Mann, intitulé : « A tous les Allemands ».

Tel sachet, enfin, contient sur sa face intérieure un appel signé par « Un groupe de mères allemandes » et qui débute ainsi : « Voici des années que nos fils sont sur le pied de guerre. Des milliers d'entre eux ne sont plus. On leur avait promis des victoires. Ils n'ont trouvé que la mort. Pourquoi ? Pourquoi tous ces sacrifices ? Pourquoi souffrons-nous nuit et jour ?... »



Six millions de communistes

Le parti communiste allemand doit certainement être très actif. Ses principaux chefs, dont Thaelmann, qui avaient été libérés à la suite du pacte germano-russe, ont dû, à nouveau, être internés depuis un mois. Mais les communistes allemands atteignent au moins six millions et ce serait une entreprise difficilement réalisable que de les dépister d'abord et de les arrêter ensuite. Signalons que le parti communiste allemand a été le premier à posséder des postes émetteurs clandestins mobiles.

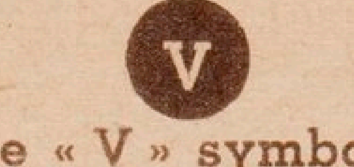
L'Autriche a, elle aussi, sa station d'émissions clandestines, dont la longueur d'ondes, telle qu'elle a été fixée par les experts anglais, est de 241 mètres. Ses émissions, qui sont presque quotidiennes, commencent toujours par ces mots : « Nous voulons quitter le Reich... Jugez vous-mêmes de la différence qui existe entre la domination britannique et celle d'Hitler. Chaque partie de l'Empire britannique est libre de décider si elle participera à la guerre ou non. Quelle est la partie de l'Allemagne à laquelle on a donné une telle liberté ? »



La guerre regarde les Allemands

Pour lutter contre l'Allemagne, les Autrichiens ont également recours aux tracts, lesquels, au moment où l'on s'y attend le moins, font leur apparition dans les boîtes aux lettres. L'Autrichien est connu pour aimer, sinon la vie facile, du moins son confort. Les tracts en question s'ingénient donc à souligner tout ce que le pays a perdu avec l'Anschluss. Ils disent encore : « Nous nous privons et nous combattons pour la grandeur de l'Allemagne. Que l'Allemand accepte de souffrir et de faire la guerre, c'est son affaire... Nous ne sommes pas des Allemands. »

Les Tchèques, comme les Allemands, comme les Autrichiens, ont leur « Radio-Liberté » dont les émissions clandestines n'ont pas cessé en dépit des représailles de la police allemande. Ils ont également un certain nombre d'organisations secrètes, lesquelles tendent, par tous les moyens, à libérer le pays de la domination germanique. La plus importante de ces organisations groupe environ cinq mille membres. Elle est subventionnée par des anti-nazis résidant à l'étranger. Elle a, elle aussi, recours aux tracts. Mais elle emploie également les disques de gramophone. Tel disque débute par une chanson allemande célèbre. Tout à coup, la chanson s'interrompt et le disque égrène les chiffres des fortunes réalisées par les dirigeants nazis...



Le « V » symbole d'espérance

Tous ces hommes, quel que soit le pays où ils opèrent, quelle que soit l'activité qu'ils ont, savent que le bourreau les guette... Ils savent qu'à la moindre maladresse ils seront pris et exécutés sans pitié... Et, pourtant, ils luttent... Indifférents au danger, ils ne pensent qu'à leur patrie... Depuis quelques jours, dans les ténèbres où ils sont plongés, une lueur a surgi... Elle a pris la forme d'un « V » gigantesque, d'un « V » symbole d'espoir et de victoire.

EN MARGE DE LA BATAILLE DES FLANDRES

La Légation de Belgique a reçu du Ministre des Affaires Etrangères un télégramme qu'elle s'empresse de communiquer à ses compatriotes.

L'histoire des sept derniers jours de la campagne de l'armée belge en mai 1940 vient d'être évoquée devant la justice anglaise. Après la capitulation du 28 mai, l'amiral de la flotte, Sir Roger Keyes, qui était officier de liaison britannique auprès de l'armée belge, déclara qu'il y avait lieu de suspendre tout jugement sur le tragique événement jusqu'à ce que tous les éléments en soient connus. A la suite de cette déclaration, le *Daily Mirror* avait critiqué à la fois l'attitude du Roi des Belges et celle de l'amiral. Le procès intenté par l'amiral Keyes au *Daily Mirror* à cette occasion vient d'avoir son épilogue devant la Cour à Londres. Durant le débat, l'avocat de Sir Roger Keyes, Sir Patrick Hastings, a fait le récit de la vaillante conduite de l'armée belge. Il a montré comment celle-ci accepta d'abandonner les fortes positions qu'elle occupait sur l'Escaut, pour relever l'armée britannique, faiblement retranchée sur la Lys, afin de permettre à cette dernière de participer à l'offensive ordonnée par le général Weygand ; comment pour permettre à cette offensive de se développer l'armée belge lutta toute seule sans arrêt et sans espoir pendant quatre jours contre au moins huit divisions allemandes, dont plusieurs motorisées et contre une masse énorme d'avions. L'avocat de Sir Roger Keyes indiqua les différentes tentatives faites par le Roi des Belges pour avertir les Anglais et les Français de la position désespérée de son armée et de la nécessité dans laquelle il allait se trouver de capituler. A la suite de cette déclaration, l'avocat du *Daily Mirror* déclara qu'il était maintenant clair que l'attitude de Sir Roger Keyes avait été pleinement justifiée et il présenta à l'amiral des excuses de son client. Il ajouta qu'il était maintenant tout à fait apparent qu'une grave injustice avait été commise vis-à-vis du Roi Léopold et qu'il lui présentait ses plus sincères et respectueuses excuses. Il termina en déclarant qu'un accord était intervenu quant au paiement des dommages et intérêts réclamés par l'amiral Keyes. M. Justice Tucker (le juge anglais), devant qui le procès était plaidé, approuva l'arrangement intervenu et ajouta que, contrairement à l'habitude, ce procès de presse avait servi à quelque chose, en permettant des déclarations vraiment satisfaisantes. Cet événement judiciaire me paraît fort important.

SPAAK

3000 PERSONNES vivent ici la nuit...



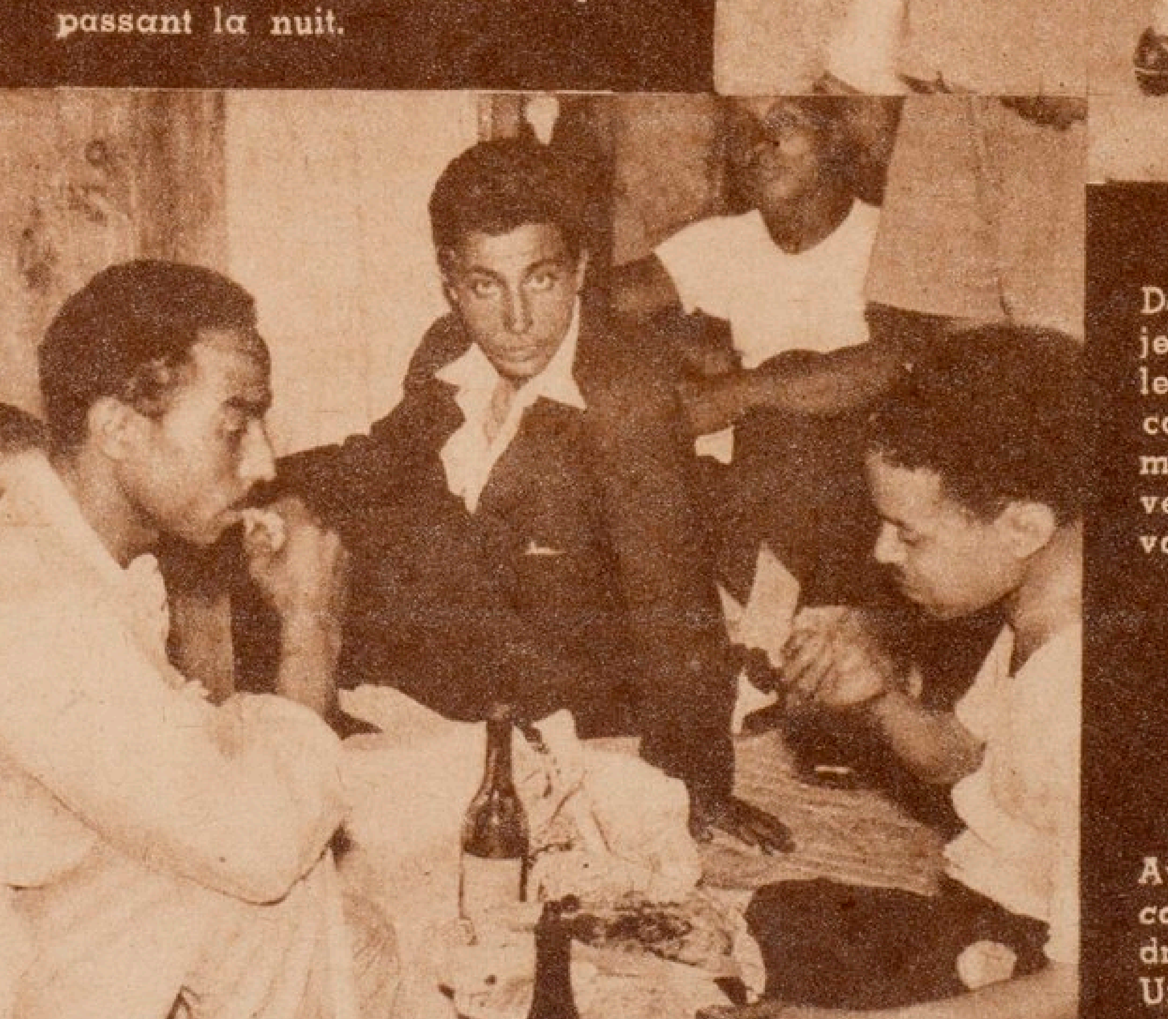




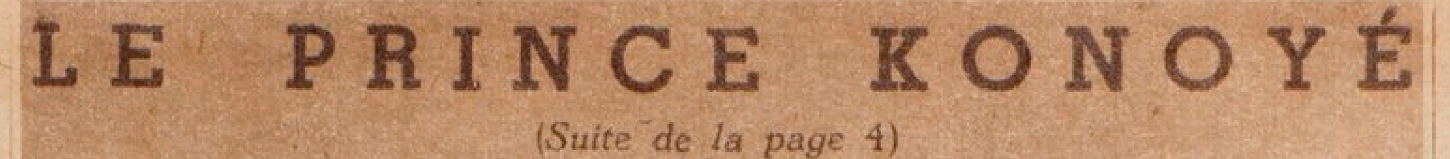
L'intérieur de l'abri. Tandis que quelques occupants dorment, d'autres bavardent ou jouent aux cartes. Ci-contre : l'aile réservée aux femmes et aux enfants. Au premier rang, deux gosses ont les yeux grands ouverts. A quoi songent-elles ?

Construire le plus d'abris possibles... tel est, actuellement, le mot d'ordre dans les milieux qui s'occupent de la défense passive en Egypte. Le gouvernement a conçu récemment un vaste programme qui comporte la création de nombreux nouveaux abris. Dans ce domaine, l'initiative privée s'avère également efficace. On en aura la preuve par cet abri que le financier bien connu Oswald Finney a construit sous son hôtel particulier à Alexandrie. Il peut abriter 3.000 personnes et sert de refuge à tous les habitants du quartier. Très confortable, parfaitement aménagé, il n'est pas fréquenté que pendant les alertes, mais aussi en dehors des raids, beaucoup d'Alexandrins y passant la nuit.

Deux femmes, une jeune et une vieille, leur matériel de couchage à la main, se dirigent vers l'abri où elles vont passer la nuit.



Avant de dormir, il convient de prendre un bon repas. Une petite valise sert de table. C'est curieux comme l'appétit augmente quand on est à l'abri.



LE PRINCE KONOYÉ

(Suite de la page 4)

DECOURAGEMENT

Depuis fin juillet 1940, le prince se tint dans sa résidence de Premier Ministre, à proximité du palais impérial. « Courage ! » lui dirent ses amis lorsqu'il revint au pouvoir. « Courage ? Je pourrais aller au front me battre et mourir courageusement. Mais je suis appelé à résoudre les problèmes politiques et économiques de cette nation, et le courage seul ne suffit pas. *Je n'ai pas confiance en moi.* »

Retenez ces mots. Ils révèlent Konoyé l'homme. L'hypocondrie, après tout, n'est pas une maladie, c'est un symptôme. L'intelligence du prince Konoyé, sa clairvoyance, son sang se révoltent contre la voie stupide et intolérante dans laquelle la majorité de ses compatriotes ont engagé la nation. Il voit la catastrophe au bout de la route. Mais il sait aussi qu'il est trop tard pour reculer.

Ses efforts pour localiser le conflit en Chine, pour aboutir à une paix partielle, ne se comptent plus. Mais tout fut en vain. A l'heure actuelle, la situation semble sans espoir. La guerre est entrée dans sa cinquième année, avec plus d'un million d'hommes de perdus, et la fin n'est pas en vue. A l'intérieur du pays, un morne désespoir grandit. Il y a le malaise créé par les décrets du gouvernement qui règlementent la vie des individus ; il y a l'augmentation du prix de la nourriture, des logements, des vêtements : il y a la carence du lait, du charbon, du coton et de l'espace pour vivre ; il y a la fatigue des longues heures de travail harassant ; il y a la fatigue d'une longue guerre.

SAUVEUR OU DICTATEUR ?

Est-ce que l'aristocrate dans son palais présidentiel pourra sauver la situation ? Le prince Konoyé s'efforce vers un but que lui-même ne désire pas atteindre. Il s'efforce sans confiance en soi, sans confiance en l'avenir d'un empire qu'il a le privilège de diriger. Soixante-douze millions d'hommes lèvent vers lui des yeux ardents : ils ont foi en lui. Il y a du magique dans son nom et il y a de l'espoir dans sa divinité. Konoyé écoute le martèlement des lourdes bottes et s'enfouit dans la routine solitaire de son hypocondrie.

Entre temps, il laisse le pays se diriger à grands pas vers le totalitarisme. Les partis ont repris leurs menaces envers le gouvernement. Lorsque les généraux lui demandèrent l' « Ordre Nouveau », fabuleux lapin blanc qui semblait se nicher quelque part dans le chapeau du prince Konoyé, il nomma un comité préliminaire de 26 membres destiné à jeter les bases de l' « Ordre Nouveau ».

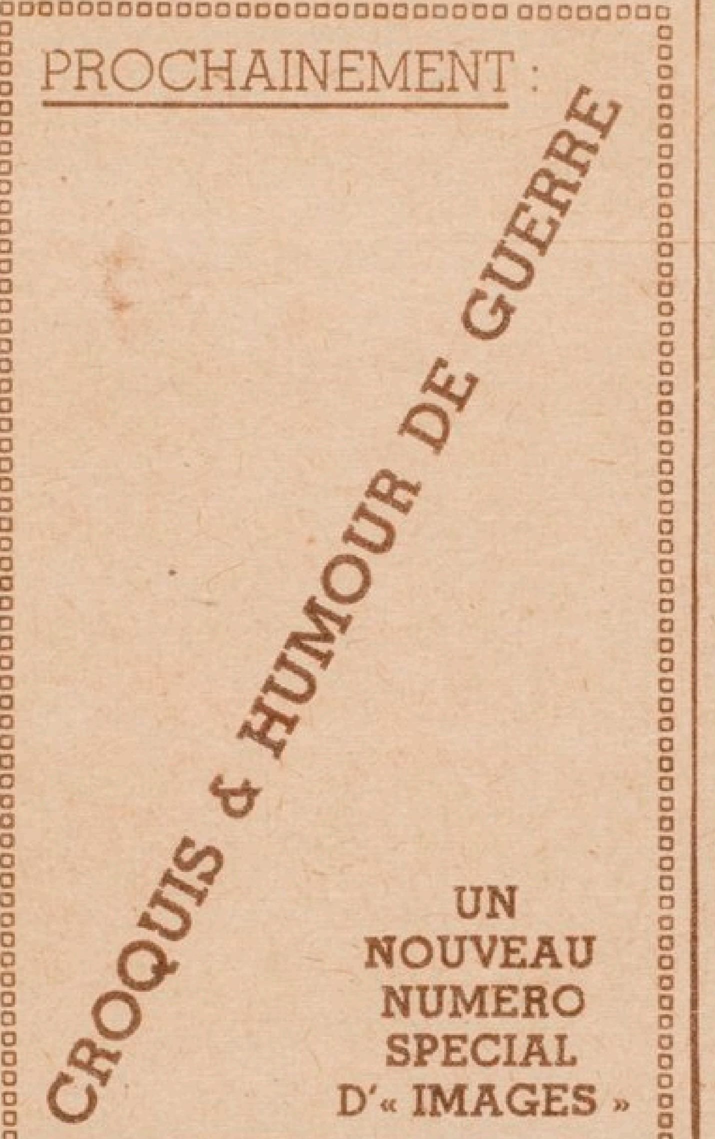
Et finalement, dernière chute, les généraux s'en vinrent demander une alliance militaire avec les hommes forts d'Europe. L'homme faible du Japon fit quelques efforts pour calme leur enthousiasme. « Respectueusement nous ne sommes pas d'accord, dirent les généraux. Comme partenaires de l'Axe, nous pourrons ramasser les dépouilles des Empires français, hollandais et britannique. Nous pourrons au moins créer une plus grande Asie Orientale. L'Indochine, les Indes néerlandaises et Hong-Kong tomberont entre nos mains comme des fruits mûrs.

L'alliance avec l'Allemagne et l'Italie fut signée en bonne et due forme. Pour donner plus de solennité au pacte, l'Empereur lui-même donna sa bénédiction. Le Japon fut désormais allié aux forces qui se proposent de faire disparaître la démocratie de la surface du globe, et par ce fait une politique de bon voisinage de sa part avec les Etats riverains du Pacifique devint de plus en plus difficile à envisager.

STATISTIQUE ANGLAISE

La statistique la plus récente et la plus curieuse est celle qui vient d'être publiée en Angleterre. Elle a trait à la dureté de la vie suivant la profession des habitants. Les moyennes sont les suivantes :

Professions	*Age*
Clergyman	70 ans
Avocat	70 —
Cultivateur	69 —
Brasseur	66 —
Employé de banque	66 —
Chef de gare	64 —
Artiste	63 —
Ramoneur	62 —
Docteur	61 —
Ecrivain	60 —
Batelier	59 —
Fonctionnaire	58 —
Camelot	58 —
Photographe	56 —
Mineur	55 —
Plombier	54 —
Acteur	53 —
Coiffeur	52 —
Vendeur de magasin	48 —
Barman	47 —
Conducteur d'autobus	39 —



IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. : 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 75
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays .... P.T. 130
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

Délassons-nous

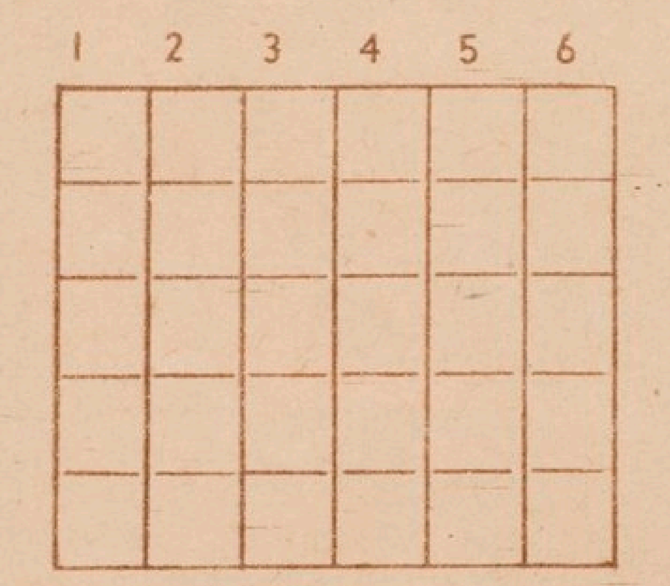
QUELS SONT CES PAYS ?



Pour mettre à l'épreuve vos connaissances géographiques, nous publions ci-haut une carte représentant les silhouettes de cinq pays ou contrées différents. Naturellement, pour corser les recherches, ces pays sont disposés d'une façon quelque peu fantaisiste. Pouvez-vous, après les avoir rétablis dans leur aspect normal, les reconnaître ?

PETITE RECHERCHE

On demande de remplir le tableau ci-dessous en écrivant horizontalement cinq mots différents en employant les lettres L E E I F V N B R M.



Dans la colonne n° 1 verticale, les lettres seront des consonnes, toutes différentes. Dans les colonnes 2, 3, 6, ce seront des voyelles ; dans les colonnes 4, 5, ce seront des consonnes, les mêmes dans chaque colonne.

3 = 4

Evidemment nous ne prétendons pas démontrer que le chiffre 3 est égal au chiffre 4, mais nous allons vous demander de faire trois carrés avec quatre carrés. Voici de quelle manière se présente la question. Prenez une douzaine d'allumettes et formez un carré qui se composera de quatre petits carrés égaux. Il faut maintenant qu'en enlevant quatre des allumettes et en les disposant autrement, mais sans toucher au reste de la figure, vous réussissiez à n'avoir plus que trois carrés, toujours égaux.

PASSIONS DE FLEURS

Quoi ! les fleurs auraient des passions ? Mais, oui. Elles connaissent la haine et l'amitié. La rose, par exemple, et le réséda se détestent. Rapprochés l'un de l'autre, ils se faneront avec une rapidité surprenante au milieu d'autres fleurs restées fraîches. Au contraire, l'héliotrope et l'œillet ont l'un pour l'autre la plus vive sympathie. Enfin il existe des fleurs égoïstes, éprises de violence, tuant tout ce qui approche d'elles. C'est du moins un naturaliste allemand qui nous le dit, après avoir longtemps étudié la psychologie florale.

CONNAISSEZ-VOUS L'ORIGINE DE CES EXPRESSIONS ?

LE SORT EN EST JETE

C'est le mot de quiconque prend une décision audacieuse, comme le fit César en passant le Rubicon, aujourd'hui le Pisatello, frontière entre la Gaule cisalpine et l'Italie romaine. Tout général qui le franchissait avec son armée était puni comme traître. Quand César, après avoir conquis la Gaule, marcha sur Rome pour y imposer sa volonté, arrivé sur les bords du Rubicon, il hésita. Le franchir, c'était la mort. Mais César avait foi en sa fortune. Il passa en disant : *Alea jacta est !* : « Le sort en est jeté ! ». Peu après, il entra dans Rome sans coup férir (49 av. J.-C.) et fut nommé dictateur.

HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE !

Expression de vieux français : « Honte à qui voit du mal à cela. » C'est la devise de l'ordre anglais de la Jarretière, fondé en des circonstances curieuses. En 1349, lors d'un bal, la comtesse de Salisbury, amie d'Edouard III, perdit sa jarretière. Le roi la ramassa aussitôt pour la lui rendre. Cet empressement fit rire les courtisans. Quelque peu vexé, le roi, pour imposer le silence, cria : « Honni soit qui mal y pense ! » Et sa vengeance fut de fonder le fameux Ordre, dont l'insigne est une jarretière de velours bleu, portant ces mots en broderie d'argent.

Les railleurs du bal voulurent porter l'honorifique jarretière. Mais ce fut leur tour d'être vexés : l'ordre, qui ne devait contenir que vingt-cinq membres, fut réservé aux princes du sang et à quelques nobles du plus haut rang.

EUREKA

On sait que ce mot signifie : « J'ai trouvé » et que c'est Archimède qui l'a rendu célèbre, il y a plus de 21 siècles. Hiéron II de Syracuse s'était commandé une couronne d'or pur. Il chargea Archimède de vérifier si elle ne contenait pas d'argent. Le savant désespérait d'y réussir lorsqu'un jour, au bain, il s'aperçut que l'eau faisait subir à ses membres une poussée qui tendait à les relever. Il comprit aussitôt que deux corps égaux en masse ne le sont pas en densité et que l'on peut calculer les densités des corps par rapport à l'eau. C'était le moyen de reconnaître si, dans la couronne, l'or était pur ou mêlé. (C'était aussi le point de départ de l'hydrostatique.) Transporté de joie, Archimède sortit du bain et courut tout nu jusque chez lui, en criant : « Eurêka ! Eurêka ! »

RIONS UN PEU

Cet enfant, qui voudrait aller au cinéma sans payer parce qu'il n'a pas d'argent et qu'il aime le fruit défendu du resquillage, s'en va trouver un ami influent de son père. Et l'ami qui connaît beaucoup de monde lui écrit en souriant une lettre de recommandation pour une grande salle de cette ville de province.

— Oh ! tu sais, dit l'enfant à son père en revenant du spectacle, quand je me suis présenté à la caisse en tendant la lettre, on s'est écrié tout de suite en grognant :

« — Oh ! oh ! une facture !

« Et quand ils ont ouvert la lettre, ils étaient si heureux de s'être trompés qu'ils m'ont donné une loge.

* * *

Le professeur. — Qu'est-ce qu'un homicide ?

L'élève. — C'est la concurrence faite aux médecins.

* * *

Un petit enfant qui a souvent entendu parler de politique internationale demande quelques renseignements à son père :

— Papa, dit-il entre autres, qu'est-ce que c'est qu'une conférence internationale ?

Le père, qui connaît l'inefficacité de ces réunions qui se terminent d'habitude en queue de poisson, répond :

— Une conférence internationale, mon petit, c'est une assemblée où l'on convient de l'endroit où devra se tenir la prochaine réunion !

SACHEZ QUE...

LE DUC DE WINDSOR

L'ex-roi Edouard VIII, lorsqu'il fit son apprentissage au Naval College d'Osborne, reçut dans le cou le contenu d'un flacon d'encre rouge pour n'avoir pas montré assez de respect envers ses aînés.

EINSTEIN

Le célèbre savant tarda tellement à parler, étant enfant, que ses parents, désespérés, crurent longtemps qu'il était muet.

FRANÇOIS MAURIAC

Fut arrêté durant la Grande Guerre place Victor-Hugo et conduit au poste de la rue Mesnil : de retour de Salonique et paludéen, il avait égaré ses papiers et fut relâché par le commissaire, un lettré.

Mrs ROOSEVELT

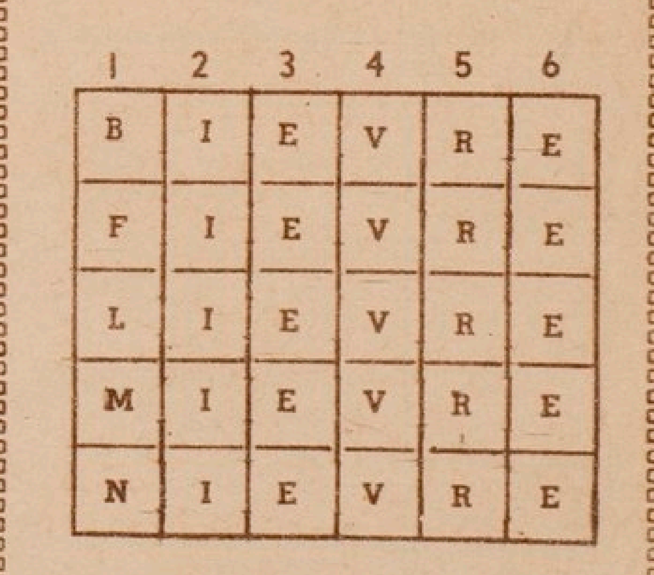
Femme du président Roosevelt, a déjà payé plus de deux cent mille francs pour la surtaxe de lettres insuffisamment affranchies : la Maison-Blanche ne refuse jamais les lettres de pauvres gens.

SOLUTIONS

QUELS SONT CES PAYS ?

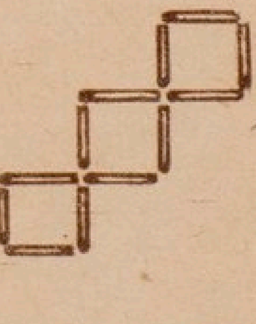
1. La France. — 2. L'Ecosse. — 3. Ceylon. — 4. L'Islande. — 5. La Grèce.

PETITE RECHERCHE



1	2	3	4	5	6
B	I	E	V	R	E
F	I	E	V	R	E
L	I	E	V	R	E
M	I	E	V	R	E
N	I	E	V	R	E

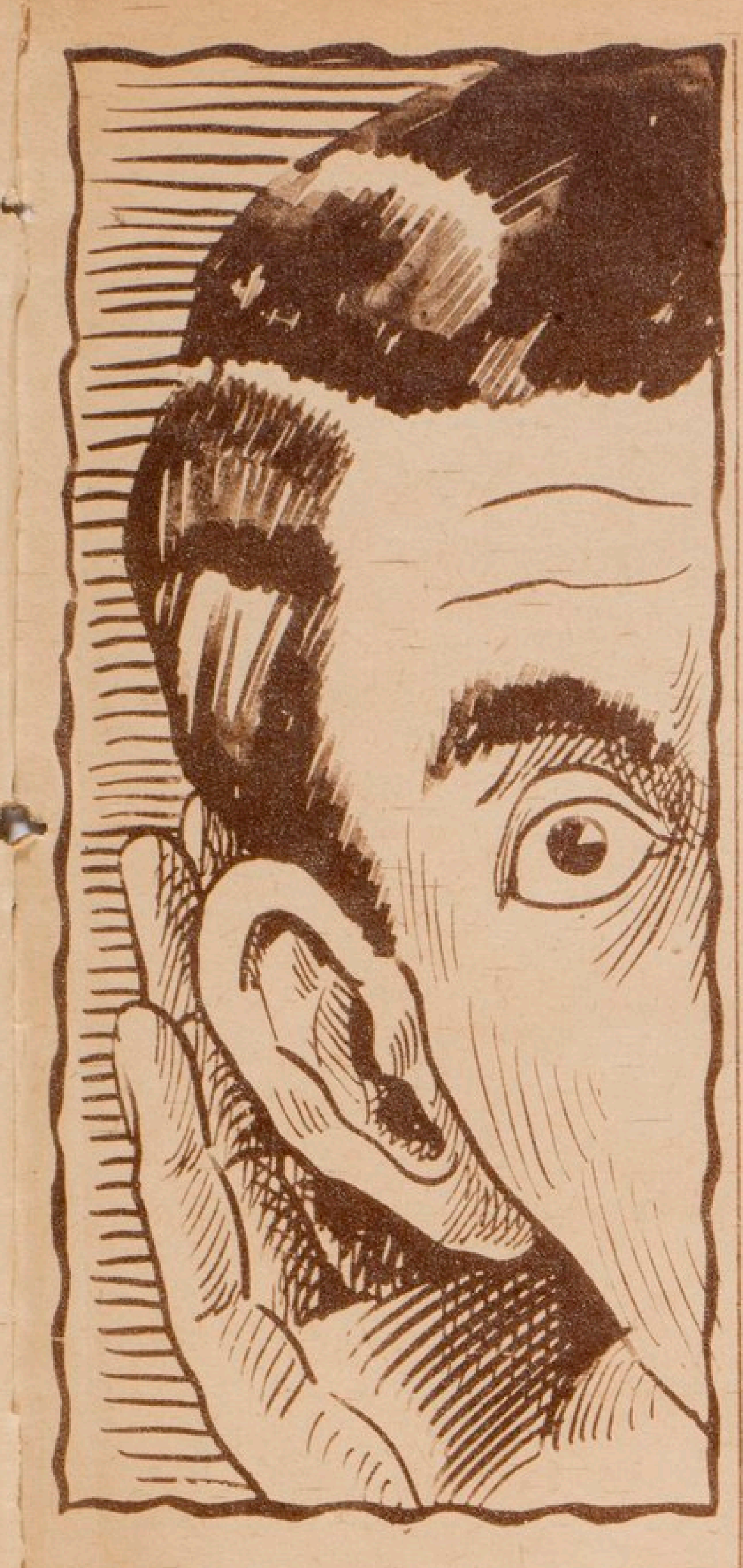
3 = 4



Voici la solution. Les quatre allumettes que vous avez enlevées ont servi à former le carré qui se trouve au bas du dessin. Vous n'en avez donc plus que trois, ainsi qu'on vous l'avait demandé.

NOS CONTES

UN HEROS



La frêle petite femme disparaissait presque complètement dans le grand fauteuil de cuir. Aucun son ne parvenait à sortir de sa gorge contractée. D'un air profondément apeuré, elle regardait le personnage important assis en face d'elle et, de temps en temps, portait à ses lèvres un mouchoir que ses doigts serraient nerveusement.

— Madame, prononça enfin M. Frank Jackson, directeur-propriétaire des grands établissements « Jackson & Cº », j'ai été bien bon d'avoir consenti à vous recevoir. Mais vous me faites perdre un temps précieux. Voilà près de dix minutes que vous êtes ici, et je ne suis pas encore parvenu à savoir l'objet de votre visite.

Ces paroles furent prononcées d'un ton qui manquait totalement d'aménité, et le regard qui les accompagnait ne pouvait qu'ajouter à l'embarras de la malheureuse. Celle-ci continuait à se taire ; son effroi paraissait décuplé.

— Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, ajouta M. Jackson, restons-en là. Je suis un homme occupé et je ne puis attendre davantage.

La pauvre femme fit un effort surhumain pour surmonter le trac qui l'avait paralysée.

— Monsieur, finit-elle par articuler péniblement, je sais combien ma visite doit vous paraître importune... Je désirerais vous expliquer l'affaire qui m'amène, mais cela m'est réellement pénible... Je ne sais par où commencer...

Et la pauvre femme s'affaissa de nouveau dans le fauteuil, incapable d'ajouter un mot de plus.

— Eh bien ! Mrs Brown, énonça de sa voix cassante M. Jackson, je parlerai pour vous. Vous êtes venue apparemment pour plaider la cause de votre mari, Henry Brown, notre ancien veilleur de nuit, actuellement congédié. Il vous a confié le soin de nous amadouer, afin de recouvrer son ancien emploi...

« Allez dire à votre mari, Madame, que nous ne voulons pas, dans notre administration, d'un homme qui s'est conduit en lâche ! »

Et comme la pauvre femme esquissait un geste de protestation, Monsieur Jackson leva la main, lui intimant le silence.

— Ne m'interrompez pas, je vous prie. Oui, Madame, je le répète, votre mari est un lâche, un triple lâche !

Le directeur paraissait littéralement hors de lui. Il poursuivit, en haussant le ton :

— Henry Brown a fait montre d'une incapacité sans précédent.

La voix s'élevait graduellement.

— Il s'est rendu coupable d'une faute impardonnable, ayant manqué à son devoir le plus élémentaire. Voilà des années que notre administration lui verse un salaire rémunérateur pour ses fonctions de veilleur de nuit, et la première fois qu'il a eu l'occasion de prouver qu'il méritait notre confiance il a trouvé le moyen de montrer son infériorité !

Le ton de M. Jackson devenait de plus en plus dur :

— Est-il concevable de faire montre d'une pareille incapacité ! ! ! N'avoir qu'un geste à faire : étendre la main vers le signal d'alarme, et hésiter à la dernière minute ? Laisser les bandits pénétrer dans l'établissement, le mettre à sac et n'avoir pas le courage d'appeler à l'aide ? Et il ose, après cela, espérer reprendre ses fonctions ? C'est inouï, incroyable, invraisemblable !

Monsieur Jackson s'était arrêté un moment pour respirer. Mrs Brown en profita :

— Je vous en prie, Monsieur, balbutia-t-elle, ne parlez pas ainsi de mon pauvre Henry. C'est un si brave homme !...

— Brave homme ! Vous me faites rire ! C'est un lâche, un incapable ! Je vous prierais de ne plus chercher à l'excuser. Ce serait inutile. Je vous le répète : le signal d'alarme était placé à sa portée. Il n'avait qu'à étendre la main. Au lieu de cela, il a été pris de panique. Ses nerfs ont dû flancher et sa lâcheté a causé à notre Société des pertes énormes !

M. Jackson se promenait nerveusement de long en large dans son bureau :

— Il m'a été rapporté il y a quelque temps, poursuivit-il, que Brown se comportait d'une drôle de façon. Il fuyait la compagnie des autres employés, refusant même de leur adresser la parole. Je passais outre. Nous avons pour principe, dans la Maison, de ne pas nous occuper des affaires personnelles de nos employés. Nous n'exigeons d'eux que l'accomplissement strict de leur tâche. Malheureusement, tel n'a pas été le cas de votre mari.

Le visage de la pauvre femme était pathétique. Elle essayait, mais en vain, de surmonter l'émoi dont elle était saisie en présence de l'ex-patron de son mari.

— Henry Brown n'est pas un lâche, finit-elle par prononcer. Mais vous ne pouvez pas comprendre, Monsieur Jackson... Henry n'est pas un lâche. Au contraire, c'est un héros !

— Un héros !

Les yeux du directeur s'ouvrirent démesurément.

— Votre affection pour votre mari vous aveugle étrangement, Madame. Pourriez-vous m'expliquer pour quelle raison votre mari vous apparaît comme un héros ?

La pauvre femme porta de nouveau son mouchoir à ses lèvres.

— Je ne pense pas que vous le sachiez, Monsieur Jackson, fit-elle en comprimant le tremblement dont elle était agitée, mais nous avons un fils unique, infirme de naissance. Henry et moi n'avons qu'un seul but en ce monde : rendre notre petit heureux, afin de lui faire oublier la disgrâce dont il est si injustement affligé. Rien ne nous semble assez beau pour notre pauvre enfant. Nous faisons des sacrifices inouïs, nous privant du strict nécessaire, afin de lui procurer quelques friandises. Il est notre unique joie, notre seule raison de vivre...

La pauvre femme s'arrêta un moment, pour essuyer les larmes qui inondaient son visage :

— Il y a quelques semaines, poursuivit-elle, Henry a été victime d'un accident d'automobile. Transporté à l'hôpital, il y resta seulement trois jours, craignant de perdre sa place. Et il retourna à son travail, bien que son traitement ne fût pas terminé. A ce moment-là, mon pauvre mari réalisa pleinement qu'il n'était plus fait pour ce genre d'occupation, mais il fallait nourrir le petit et continuer à lui procurer les gâteries auxquelles il était accoutumé.

« Il est exact, M. Jackson, qu'Henry changea de manières après son accident. Ainsi il renonça à parler à ses copains, de crainte de se trahir... »

— Bonne plaidoirie, fit le directeur, en appliquant au bureau un coup qui fit tressaillir la femme. Mais, se voyant dans cet état, et se jugeant incapable de remplir la charge que nous lui avons confiée, le premier devoir de votre mari était de nous avertir. Nous lui aurions alors trouvé autre chose. Quand on a les nerfs malades, on ne demeure pas veilleur de nuit, au risque de compromettre les intérêts de la Société ! La protection d'un établissement tel que le nôtre exige des nerfs solides. Votre mari a failli à son devoir, malgré toutes les circonstances atténuantes que vous essayez d'invoquer.

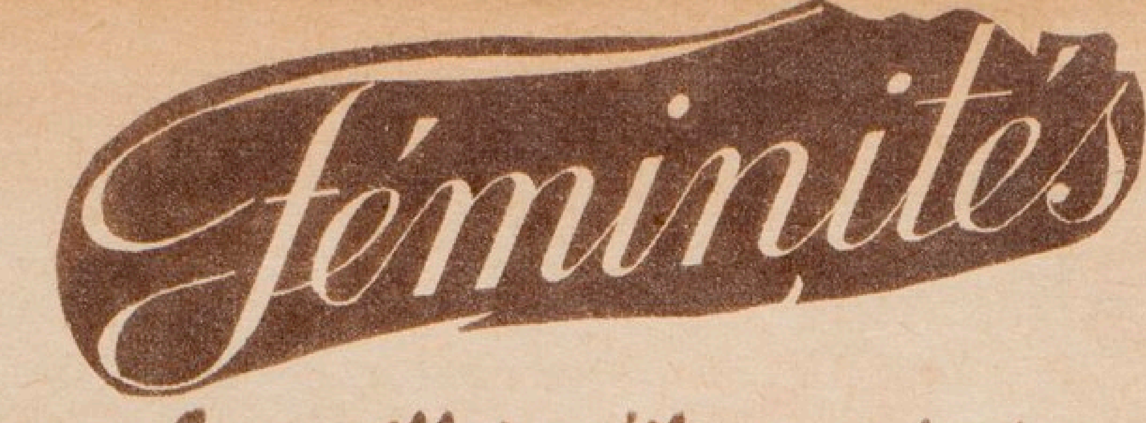
— Oh ! mon mari aurait donné sa vie pour vous, s'il en était besoin, j'en suis persuadée ! Mais, vous savez, Monsieur Jackson, mon pauvre Henry ne savait même pas que l'établissement a été attaqué cette nuit-là...

— Il ne le savait pas ? demanda vivement le directeur, éberlué. C'est à devenir fou ! Mais qu'avait-il donc votre mari ? Vous avez admis que son système nerveux avait été ébranlé par suite de son accident. Avait-il autre chose ?

La femme secoua la tête...

— Ce n'est pas son système nerveux qui s'est ressenti de l'accident, M. Jackson, vous m'avez mal compris. Mon pauvre Henry est devenu SOURD...

(Adapté de l'anglais)



Le maillot qu'il vous faut
POUR BIEN NAGER

Lorsque l'on veut pratiquer un sport avec succès, aucun détail n'est négligeable, si petit soit-il.

Parmi ces détails, le costume de bain est d'une importance capitale.

Il est bien entendu qu'il s'agit d'abord d'un maillot sobre, net, épousant bien le corps, et non d'un quelconque costume de fantaisie.

Essayez attentivement celui que vous désirez acquérir, veillez à ce qu'il soit en jersey de laine, à mailles bien serrées, afin qu'il ne se distende pas, qu'il ait des bretelles élastiques vous donnant toute liberté de mouvements et enfin et surtout qu'il comporte dans sa partie supérieure un travail caché de ganses inextensibles faisant former au maillot comme un soutien-gorge.

Je vous propose aujourd'hui un magnifique modèle de maillot de bain qui représente tous les avantages cités plus haut. J'espère qu'il vous sera très utile et qu'il vous incitera à aller nager bien plus souvent que vous ne le faites actuellement :

Le patron est établi pour la taille 42.

Vous avez besoin de 250 grammes de laine 6 fils, rouge, marine, verte ou noire, selon vos préférences, 3 aiguilles de 3 mm, un crochet de 3 mm, 2 boutons de 24 mm de diamètre, une aiguille de tapisserie.

Ce maillot de bain s'exécute au point de nids d'abeilles simple. Il est complètement entouré d'un rang de mailles serrées au crochet. Chaque bretelle se fixe, dans le dos, à un bouton, les deux bretelles se croisant l'une sur l'autre.

Points employés : nids d'abeilles simple : monter un nombre de mailles pair : premier rang + 1 m. endroit, 1 m. glissée, prise comme une m. à l'envers + etc...

Deuxième rang : tout à l'envers en tricotant toutes les mailles. Troisième rang : comme le premier, mais en intercalant les m. tricotées et les m. glissées du premier rang, soit : + 1 m. glissée, 1 m. endroit + etc...

Quatrième rang : comme le deuxième. Cinquième rang : comme le premier, et ainsi de suite. Pour former les mailles serrées, piquez le crochet, un jeté, tirez le fil, un jeté, glissez les deux boucles.

Exécution du devant : première jambe. Commencez du côté entre-jambes. Montez 2 m. Travaillez en augmentant d'un seul côté 3 m. tous les deux rangs jusqu'à ce que vous obteniez 58 m. Continuez alors tout droit des deux côtés jusqu'à 8 cm. de hauteur totale du début, côté entre-jambes. Laissez en attente.

Deuxième jambe : faites une deuxième jambe semblable, soit en vis-à-vis. Réunir les deux jambes sur la même aiguille.

Diminution des côtés : continuez le travail en diminuant d'une m. chaque côté, tous les six rangs, sur les 15 cm. de hauteur prise du côté le plus court.

Taille : travaillez tout droit les deux côtés sur 13 cm. de hauteur.

Augmentation des dessous de bras: augmentez d'une m. de chaque côté, tous les quatre rangs, sur les 14 cm. de hauteur.

Emmanchures : rabattez de chaque côté 4 m., 3 m., soit 7 m. par emmanchure. Partagez le travail en deux parties égales.

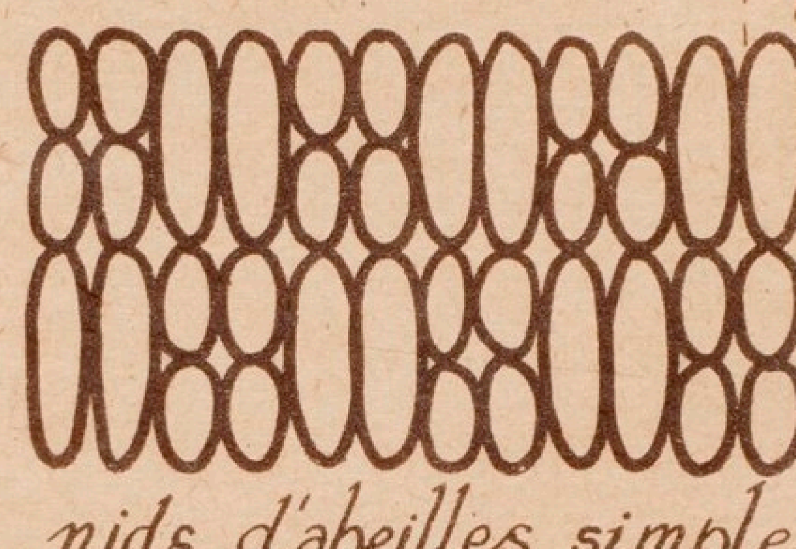
Haut du devant : premier côté. Faites une diminution de chaque côté de l'aiguille côté emmanchure et côté décolleté tous les deux rangs, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que 10 m.

Bretelles : continuez tout droit sur 38 cm. de longueur. Rabattez les 10 m.

Haut du devant : deuxième côté. Reprenez les mailles laissées en attente et faites le deuxième côté comme le premier.

Dos : travaillez exactement comme pour le devant, jusqu'à 30 cm. de hauteur totale prise du côté le plus court.

Haut du dos, premier et deuxième côté : augmentation des dessous de bras et diminution du décolleté. Partagez le travail en deux parties égales. Côté décolleté : diminuez d'une m. tous les trois rangs jusqu'à épuisement des mailles, tout en faisant côté dessous de bras, les mêmes augmentations, soit une augmentation tous les quatre rangs.



nids d'abeilles simple

entre jambe — 3 — 8 — 3 — bretelle — 38 — 18 — décolleté — emmanchure — 2me côté — 1er côté — 42 — 18 — dos — devant — 14 — 13 — 34 — 15 — 30 — 2me jambe — 1ère jambe — 2 x — 21 — 21

Entre-jambes : montez 4 m. Augmentez d'une m. de chaque côté tous les deux rangs jusqu'à ce que vous obteniez 36 mailles. Diminuez ensuite dans les mêmes proportions. Rabattez les deux dernières mailles.

Assemblage : faites chaque couture de côté. Montez l'entre-jambes. Faites un tour de m. serrées suivant tous les contours du maillot.

Posez les deux boutons dans le dos de chaque côté du décolleté. Faites une bride chaînette recouverte de m. serrées à l'extrémité de chaque bretelle.

SAVEZ-VOUS QUE...

- un Esquimau demande une femme en mariage en frottant un poisson contre sa joue et en lui tirant les cheveux ? L'objet de sa flamme doit répondre à sa demande en frottant son nez contre le sien.

- dans les régions montagneuses du Thibet, une femme qui accouche doit tenir la naissance de son enfant secrète pendant les premiers huit jours ? Si quelqu'un venait à connaître l'heureux événement, l'enfant risquerait de mourir étranglé par les mauvais génies.

- il existe près de Acqua Caliente, aux Etats-Unis, une source où les femmes stériles vont se tremper ? Il paraît qu'après une cure de trente bains, n'importe laquelle de ces visiteuses est en mesure d'avoir un enfant.

- le fait d'avoir des dents blanches est considéré comme une honte dans certaines provinces chinoises ? Toutes les habitantes de ces endroits ont les dents laquées en noir.

- dans l'Etat de Iowa, en Amérique, une femme est passible de poursuites judiciaires si elle porte au bras une plaque d'identité ? Mais elle peut, sans être importunée, porter cette même plaque à la cheville.

- chez les Zoulous, pour être attirante, une femme doit peser au moins 100 kilos ? Celles qui sont au-dessous de ce poids font des efforts inouïs pour rattraper quelques kilos supplémentaires.

- il est interdit aux femmes de certaines villes du Mexique de fumer la cigarette ? Par contre, elles peuvent sans aucun inconvénient fumer la pipe ou un cigare.

- en Argentine, dans presque toutes les stations balnéaires, une femme mesure les costumes de bain et, s'ils sont jugés trop courts, on refuse l'entrée de la plage à celles qui les portent ?

UNE LECTRICE ECRIT...

Je viens de recevoir la lettre suivante signée « Une femme qui cherche à comprendre » où une jeune personne expose la détresse de sa vie conjugale. Etant donné que son cas est celui de beaucoup d'autres épouses, j'ai extrait quelques passages de sa lettre et lui réponds dans cette rubrique dans l'espoir de pouvoir aider toutes celles qui souffrent du même mal.

« Je l'aime comme une folle, écrit ma lectrice, je l'aime avec toutes les fibres de mon âme. Je suis loin d'être laide, mal faite ou sotte. Toutes mes pensées lui appartiennent. Je ne vois personne, je ne sors jamais sans lui, je l'attends toujours quand il rentre du bureau. Je le dorlote, je préviens ses moindres désirs et pourtant, malgré toutes mes attentions, je constate que mon mari se détache de moi. Il est maussade en ma présence, il me fuit, et quand j'essaye de lui parler, il prend un air excédé et ne se donne même pas la peine de me répondre. Il va régulièrement au club rejoindre ses amis et me délaisse pour eux. Dites-moi, que dois-je faire ? »

Eh bien, chère lectrice, je dois vous dire franchement que, si vous ne changez pas, il est à craindre que votre mari ne vous quitte pour de bon. Et ce serait dommage pour vous deux... Il aurait dû provoquer une explication et vous exposer ses griefs. Sans l'excuser, je peux le comprendre, car, je regrette de vous le dire, vous lui avez presque empoisonné l'existence.

Vous l'avez empoisonnée par votre excès de gentillesse, votre excès de prévenances.

La crème Chantilly est une bonne chose, mais encore et toujours de la crème Chantilly finit par donner la nausée. Votre mari croit avoir perdu ce à quoi l'homme — et la femme aussi — tient le plus dans la vie : son intimité, la faculté de pouvoir être seul de temps en temps, de se sentir entièrement libre de ses actions.

Le remède à votre mal ? Il existe. C'est une réadaptation totale de votre personnalité. Il est encore temps de retrouver le bonheur. Vous devez recommencer votre mariage, non pas en employant des ruses d'Indiens, mais par une chose très simple à laquelle il fallait penser : la modération.

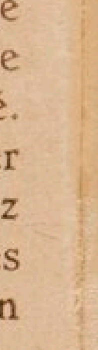
Tout en aimant votre mari, occupez-vous de lui sans excès Laissez-le donc, une bonne fois, chercher ses boutons perdus et ne lui glissez pas ses pantoufles aux pieds. Cessez d'être le fantôme de douceur qui le hantait sans cesse. Séchez vos larmes. Les pleurs, voyez-vous, ne sont plus de mise, et loin d'attendrir un époux, ils l'exaspèrent au plus haut degré.

Surtout, et avant tout, pas de reproches.

Ne le critiquez pas s'il sort de temps en temps avec ses amis. Les hommes ont parfois besoin d'une compagnie exclusivement masculine. Cela ne les empêche pas d'aimer leur femme. Faites-vous aussi des amies avec lesquelles vous passerez vos moments de loisir.

En essayant de modifier dans ce sens votre attitude à son égard, en essayant d'avoir un peu une vie à vous, vous pourrez, comme je vous l'ai dit plus haut, « refaire » votre mariage. Il y aura deux heureux de plus sur la terre et vous ne frémirez plus en pensant que votre mari pourrait, en désespoir de cause, vous quitter pour une autre femme qui serait indifférente, mystérieuse et lointaine.

Sur les cendres de votre ancien foyer, bâtissez un nid d'amour et d'amitié.



Conseils à mes Nièces

Nièce « William A. »

Vous avez certainement dû faire quelque chose qui a choqué votre mère. Je ne puis expliquer autrement son changement à votre égard. Voyez-vous, chère nièce, il faut parfois bien peu de choses pour détruire une confiance, si aveugle soit-elle.

Nièce « Curieuse »

Je ne vois pas du tout pourquoi vous auriez besoin d'un massage facial à votre âge. Vous êtes vraiment trop jeune, et si vous commenciez déjà à faire triturer votre peau, cela ne pourrait que vous nuire. Puisque vous avez un si beau teint, entretenez-le vous-même en vous démaquillant attentivement et en le graissant avec une crème nutritive.

Nièce « Vera »

Abonnez-vous à une de ces bibliothèques circulantes que vous trouvez un peu partout à travers la ville. Vous aurez de quoi lire. Pour vos cheveux, rincez-les à la camomille allemande, après les avoir lavés. Vous pouvez certainement danser à votre âge, à condition que ce ne soit pas dans un dancing ou un bal. Non, l'amour n'est pas possible à 14 ans, car on ne connaît rien encore à la vie. Tout au plus croit-on aimer, mais, à mesure que l'on grandit, on se rend compte de son erreur. Lorsque vous m'écrirez une autre fois, ne me posez pas plus de deux questions.

Nièce « Désemparée »

Si je n'ai pas reçu votre lettre, c'est tout simplement parce que vous avez dû mettre une adresse fantaisiste. Il m'arrive de recevoir parfois des lettres si drôlement adressées que je me demande comment la poste s'y prend pour me les faire parvenir. Voici mon adresse : « Tante Anne-Marie », c/o Revue « Images », Post Office Bag, Le Caire. C'est tout.

Neveu « Timide »

Si vous êtes tellement timide, mieux vaut évidemment écrire à cette jeune fille et lui dire tout ce que vous ressentez. Sachez y mettre l'éloquence nécessaire et, lorsque vous la verrez ensuite, tâchez de lui faire comprendre combien votre amour pour elle est sérieux.

Neveux « Trois neveux demandent l'aide de Tante Anne-Marie »

Mais je vous comprends très bien. Il est tout à fait naturel et normal de vouloir sortir avec des jeunes filles. Fréquentez davantage le monde, allez dans des réunions de famille ou chez des amis. Vous connaîtrez certainement des jeunes filles charmantes qui seront pour vous de bonnes camarades. Je ne vous conseille pas ces relations de dancing ou de cabaret qui ne sont jamais sérieuses. Ecrivez-moi de temps en temps, j'ai trouvé votre lettre vraiment charmante.

Nièce « Anna-Maria »

Je vous remercie pour votre lettre. Vous pouvez toujours m'écrire en italien puisque je parle votre langue. Pour ce jeune homme, continuez à lui écrire régulièrement. Peut-être finirez-vous par mieux connaître son caractère ? Vous avez raison de vouloir travailler. Si j'ai l'occasion de rencontrer des dames ou des demoiselles désireuses d'apprendre la culture physique, je vous les enverrai sans faute, puisque j'ai votre adresse.

Nièce « Paulette »

Je n'ai pas reçu votre première lettre. Il est impossible de teindre vous-même vos cheveux en blond cendré, vous risqueriez de les abîmer à jamais. Pour faire remonter la peau de votre visage, il faut compter au moins quatre fois le prix que vous mentionnez dans votre lettre.

Nièce « Jeune sportive »

Vous avez très bien agi. Ce jeune homme n'a eu que ce qu'il méritait. Soyez sûre qu'il vous mentait lorsqu'il disait qu'il ne sortait jamais. S'il vous aime et s'il tient à vous vraiment, il vous recherchera et saura se faire pardonner. Sinon, eh bien, laissez-le partir. J'aime mieux vous voir souffrir maintenant que vous êtes jeune et libre plutôt que dans quelques années, lorsque vous serez fatiguée de tout et blasée de l'existence.

Nièce « Claire »

Soyez un peu plus réservée avec les gens que vous ne connaissez pas très bien. Pour vos cheveux, ne les lavez qu'une fois par quinzaine avec de la camomille. C'est plus que suffisant. Les taches en question ne peuvent pas disparaître sans un traitement spécial dans un institut de beauté.

Nièce « Esther »

Cette chute de cheveux n'a pas une cause externe. Vous devez être anémique ou bien alors quelque chose doit clocher dans votre état de santé général. Ne perdez pas du temps et voyez un médecin tout de suite. Vous verrez comme tout ira de nouveau bien après un traitement.

Nièce « Miquette »

Je l'ai déjà dit et redit dans les colonnes de cette rubrique : je ne m'occupe jamais de politique. Je ne puis, par conséquent, répondre à vos nombreuses questions. Mille regrets...

TANTE ANNE-MARIE



Bombardiers et parachutes ennemis sur l'hôpital général militaire de Crète.

Un appareil allemand abattu. L'équipage gît inanimé sur le sol.

LA CAMPAGNE DE CRETE
vue par un de ceux qui l'ont faite

Au club des forces néo-zélandaises du Caire s'est tenue ces jours-ci une exposition de dessins de guerre dus au crayon du capitaine Peter Mac Intyre. Un grand nombre, parmi ces dessins, se rapportent à la campagne de Crète. Le capitaine Mac Intyre a participé à ces opérations qui resteront parmi les plus dramatiques de la guerre actuelle. Il en a croqué sur le vif certaines scènes et cela confère à ses dessins un accent de réalisme qui fait d'eux autant de documents qu'on consultera plus tard.